10



LA NUIT DU 20 SEPTEMBRE

Drame en deux époques, en cinq actes et huit tableaux

PAR

M. XAVIER DE MONTÉPIN

MISE EN SCÈNE DE M. ALBERT. — MUSIQUE DE M. ALEXANDRE ARTUS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 21 AVRIL 185

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

LE COMTE DE LUZZY.................. MM. MAURICE-COSTE.
ARMAND DE VILLEDIEU.................. CASTELLANO.
LE CHEVALIER DE MORLAC, cousin du comte et intendant de ses chasses....... ORBR.
ANTOINE, valet de chambre.............. RICHER.
BLANCHE, comtesse de Luzzy............ Mlles DELAISTRE.
SUZANNE, femme du chevalier de Morlac.. DEBORAH.

PERSONNAGES DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

LE COMTE DE LUZZY, 50 ans............ MM. MAURICE-COSTE.
L'IDIOT, paraissant très-vieux............. CASTELLANO.
MORLAC, 55 ans........................ MM. ORBR.
LUCIEN DE VILLEDIEU, fils d'Armand, 25 ans.............................. LEON-LEROY.
NICAISE, garçon de ferme, 25 ans......... CONSTANT.
ANTOINE, vieux domestique, 60 ans....... RICHER.
M. DE SOLANGES, lieutenant-criminel..... DORNAY.
UN BRIGADIER DE LA MARÉCHAUSSÉE. LAVERGNE.
UN SOLDAT.......................... MERCIER.
PIERRE............................... MARTIN.
PAYSANS ET PAYSANNES.
MADELEINE DE LUZZY, fille du comte, 18 à 19 ans............................ Mlles DEBORAH.
JEANNE MORLAC, même âge............ DELAISTRE.
TIENNETTE, paysanne au service de Jeanne. MILLA.
LOUISE, femme de chambre de Madeleine.. ANETTE.

Le rôle de Jeanne Morlac est joué par l'actrice qui a joué la comtesse Blanche; et le rôle de Madeleine par celle qui a joué Suzanne.

La seconde partie se passe dix-huit ans après la première, c'est-à-dire à peu près en 1782.

Première époque. — La comtesse de Luzzy.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU (1764).

Une bibliothèque au château de Luzzy, en Touraine, trophées d'armes contre la muraille; il fait nuit. On entend le tonnerre au lointain, les éclairs sillonnent par intervalles.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE LUZZY, seul.

Viendra-t-il cette nuit?.. Mon Dieu, cette attente est une torture... Cette incertitude est pire que la mort... (On entend frapper à la porte du fond.) Il me semble... (Courant à la porte qu'il ouvre.) Ah! c'est toi enfin, chevalier.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE CHEVALIER DE MORLAC, en costume d'intendant des chasses, une carabine à la main.

MORLAC.

C'est moi!

LE COMTE.

Tu viens de la porte du parc?

MORLAC.

Oui, mon cousin.

LE COMTE.

Ainsi tu étais à ton poste?

MORLAC.

Comme toujours! Quand il ne s'agit que de vos chevreuils et de vos faisans, c'est l'affaire des gardes que vous avez mis sous mes ordres en me nommant intendant de vos chasses; mais lorsque votre honneur est en jeu, je ne m'en rapporte qu'à moi-même, Monsieur mon cousin, et c'est moi qui veillais.

LE COMTE.

Depuis quelle heure?

MORLAC.

Depuis onze heures du soir.

LE COMTE.

Y a-t-il du nouveau?

MORLAC.

Oui!

LE COMTE, après un mouvement.

Ah! voyons, je suis fort; j'ai du courage, dis-moi tout?

MORLAC.

Interrogez-moi, s'il vous plaît, je répondrai.

LE COMTE.

Tu as vu quelqu'un?

MORLAC.

Oui.

LE COMTE.

Quelqu'un qui entrait dans le parc furtivement?

MORLAC.

Comme un braconnier ou comme un voleur.

LE COMTE.

Et qui n'était cependant ni un braconnier ni un voleur?

MORLAC.

Ni l'un, ni l'autre.

LE COMTE.

Tu l'as suivi?

MORLAC.

Jusqu'au château.

LE COMTE.

Et tu l'as reconnu?

MORLAC.

Parfaitement.

LE COMTE.

Son nom?

MORLAC.

Son nom? le plus dévoué de vos amis, après moi, le vicomte Armand de Villedieu.

LE COMTE.

Villedieu!.. lui!.. l'infâme!..

MORLAC, à part en regardant le comte.

Il souffre comme j'ai souffert!.. Je lui brise le cœur comme il a brisé le mien! oh! la vengeance est douce.

LE COMTE.

Par où monsieur de Villedieu s'est-il introduit dans le parc?

MORLAC.

Par la petite porte qui se trouve à côté du pavillon de chasse.

LE COMTE.

Cette porte était fermée cependant?

MORLAC.

Oui! et à double tour.

LE COMTE.

Le vicomte avait donc une clef?..

MORLAC.

Oui.

LE COMTE.

Est-il venu seul?

MORLAC.

Non! car au moment où il repoussait la porte derrière lui, j'ai entendu deux chevaux hennir et frapper du pied, de l'autre côté du mur d'enceinte... Or, puisqu'il y a deux chevaux, il devait y avoir un valet. Le vicomte s'est mis à marcher très-vite en suivant l'allée droite qui conduit au château. L'ouragan était dans toute sa force, et le bruit des pas de monsieur de Villedieu se perdait dans celui du tonnerre... Il était enveloppé d'un manteau sombre, et il côtoyait les massifs d'arbres en marchant... si bien que sans la lueur des éclairs qui me le montrait de temps en temps, je n'aurais pas su s'il avait passé devant moi, ou s'il était resté en arrière

LE COMTE.

Et ensuite?..

MORLAC.

Il est arrivé devant l'aile gauche... alors la fenêtre s'est ouverte...

LE COMTE.

Laquelle?

MORLAC.

Celle du milieu du grand balcon... J'ai entrevu, dans l'obscurité, une forme indistincte qui semblait se pencher comme pour voir au travers des ténèbres... monsieur de Villedieu, lui aussi, a vu cette forme... Il a murmuré tout bas : « Oui, c'est moi!.. » Quelque chose a froissé la muraille en se déroulant... une échelle de corde, je crois... Monsieur de Villedieu s'est élancé, et l'instant d'après il franchissait le balcon.

LE COMTE, poussant un cri de fureur et armant un pistolet qu'il va prendre sur la table.

Ah! les misérables... Malheur! malheur à tous les deux! (Il va pour sortir.)

MORLAC.

Qu'allez-vous faire?.. à cette heure vous ne les trouverez plus ensemble!

LE COMTE.

Que dis-tu?

MORLAC, le menant à la fenêtre.

Regardez! il est maintenant au pied du balcon... Il se glisse le long des treillages... je ne le vois plus, il va regagner la grille du parc.

LE COMTE.

Eh bien, j'y serai avant lui.

MORLAC.

C'est cela! je vais vous conduire : nous pouvons gagner sur lui près de dix minutes, en passant par le verger dont j'ai la clef, vous savez, près du pavillon que vous avez donné à Suzanne en me mariant avec elle.

LE COMTE, tressaillant.

Suzanne! (Il laisse tomber son pistolet.)

MORLAC, le regardant entre les deux yeux.

Eh bien! vous ne me suivez pas et vous jetez votre arme?

LE COMTE, revenant à lui et s'élançant vers une panoplie placée au fond du théâtre.

Pour en prendre d'autres. (Il prend deux épées de combat.)

MORLAC.

Des épées, vous êtes fou, mon cousin; une balle de plomb frappe plus sûrement qu'une lame d'acier.

LE COMTE.

Oui; mais on ne peut pas se battre au pistolet dans les ténèbres.

MORLAC.

Se battre! vous comptez vous battre avec M. de Villedieu?

LE COMTE.

Jusqu'à la mort de l'un de nous.

MORLAC.

Cet homme vous prend ce que vous avez de plus cher en ce monde... il vous vole l'espoir de votre vieillesse, le cœur de votre femme, et vous parlez de vous battre avec cet homme! Cet homme est un voleur, et l'on tue un voleur! on ne se bat pas avec lui!

LE COMTE.

Peut-être as-tu raison, chevalier, et tout à l'heure, tu l'as vu, je courais le frapper dans les bras de sa complice; mais je ne sais quelle pensée venue de là-haut a fait tomber cette arme à mes pieds. Même avec les traîtres, je ne veux pas être un assassin... et jamais, vois-tu, non, jamais, jamais, je ne pourrai frapper un ennemi désarmé.

MORLAC.

Comme vous voudrez! Chacun est juge dans sa propre cause; si j'avais à me venger, moi, ma vengeance serait plus terrible que la vôtre!

LE COMTE.

Conduis-moi donc, tu vas le laisser échapper.

MORLAC.

Je vous jure que non!... On ne m'échappe pas à moi. Venez, venez. (Il l'entraîne. — Ils sortent ensemble. — Changement à vue.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une petite porte du parc du château de Luzzy. Il fait nuit. L'orage gronde.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, MORLAC, arrivent en scène.

LE COMTE.

Quelle nuit!.. quelle nuit!

MORLAC.

L'esprit du mal règne en maître dans la tempête. (On entend retentir un violent coup de tonnerre, un éclair blanchâtre sillonne et illumine le théâtre. — Au bruit de la foudre succèdent des bruits vagues ressemblant au galop impétueux d'un cheval, suivi d'un hennissement désespéré.)

LE COMTE.

Entends-tu?

MORLAC.

Parfaitement.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc que ce bruit?

MORLAC.

Les chevaux de M. de Villedieu ont pris peur et s'échappent... (Un cri suprême et déchirant traverse l'espace.)

LE COMTE.

Que veut dire ceci?

MORLAC.

Il vient d'arriver un malheur.

LE COMTE.

Ce malheur quel est-il?

MORLAC.

La Loire est là tout près, escarpée et profonde... La nuit est bien noire... les chevaux avaient bien peur... Aucun des êtres vivants partis cette nuit du château de Villedieu n'y retournera ce matin! et cela vaut mieux ainsi après tout... il ne restera pas de témoins.

LE COMTE, à lui-même, avec désespoir.

Oh! Blanche!.. Blanche! malheureuse femme!.. est-ce donc ainsi, mon Dieu, que devait finir notre amour?..

MORLAC, s'approchant du comte.

Mon cousin!

LE COMTE.

Que veux-tu?..

MORLAC.

Écoutez... par là!

LE COMTE.

Ah! c'est lui, enfin! (Nouvel éclair.)

MORLAC.

L'avez-vous vu? l'avez-vous reconnu?

LE COMTE.

Oui! (Il marche à la rencontre de l'arrivant. Au moment où il va se croiser avec lui dans les ténèbres, il s'arrête et lui pose la main sur l'épaule.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, VILLEDIEU

LE COMTE, arrêtant Villedieu.

Halte-là!

VILLEDIEU, surpris, tirant de sa poitrine un petit pistolet et en dirigeant le canon vers le comte.

Au large! ou vous êtes mort.

LE COMTE, saluant.

Je ne pense pas, monsieur le vicomte, que cette menace soit sérieuse. Vous ne voudriez point troubler, en me tuant, le plaisir si vif que j'éprouve à vous souhaiter la bienvenue.

VILLEDIEU, reculant vivement.

Vous, monsieur le comte, vous ici!..

LE COMTE.

Vous y êtes bien, vous, monsieur le vicomte! est-il étonnant que j'y sois aussi? Je comprends mal, je l'avoue, d'où vient votre surprise.

VILLEDIEU.

C'est que je m'attendais si peu...

LE COMTE.

A me rencontrer sur votre chemin? n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

VILLEDIEU, avec embarras.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Quoi de plus naturel, cependant?.. Le hasard est venu m'apprendre que vous étiez chez moi, et j'ai remercié ce hasard qui m'annonçait à l'improviste votre visite inattendue et inespérée. Vous aviez jugé convenable d'entrer dans ma maison sans vous faire annoncer... en galant homme que je suis, j'ai cru devoir respecter le mystère dont vous vous entouriez pour des motifs que j'ignore et que je ne cherche point à connaître... Mais je n'ai pas voulu cependant vous voir quitter ma demeure sans vous exprimer tout le plaisir que j'aurais éprouvé à vous y recevoir moi-même...

VILLEDIEU.

Monsieur le comte, ma présence chez vous à pareille heure et à votre insu doit vous sembler une offense.

LE COMTE.

Le croyez-vous?

VILLEDIEU.

Permettez-moi, cependant, de vous expliquer ma conduite, et ensuite, j'aurai l'honneur de me remettre à vos ordres, quelle que soit la satisfaction que vous jugiez convenable d'exiger de moi.

LE COMTE.

Vous désirez me donner des explications?

VILLEDIEU.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Votre conduite, je l'avoue, me semblait très-suffisammant claire. Vous êtes d'un avis opposé... soit, monsieur le vicomte, je vous écoute... non-seulement avec attention, mais encore, je vous le jure, avec infiniment de curiosité.

VILLEDIEU.

Accueilli dans votre maison, traité par vous en ami...

LE COMTE.

En ami, continuez.

VILLEDIEU.

Je voyais presque chaque jour madame de Luzzy, et admis dans l'intimité d'une jeune femme aussi vertueuse que charmante, je ne fus maître ni de mon cœur ni de ma raison; je conçus pour elle une passion insensée... j'aurais dû m'éloigner... l'honneur et la loyauté m'en faisaient une loi, je n'en eus pas le courage... Pendant longtemps je cachai dans le plus profond de mon âme un amour sans espoir...

LE COMTE, ironiquement.

Sans espoir!

VILLEDIEU.

Oui, certes... est-ce que vous en doutez, Monsieur?

LE COMTE.

Peu importe quant à présent mes croyances et mes doutes... Continuez, Monsieur, continuez donc, je vous le demande de nouveau.

VILLEDIEU.

Je m'étais juré à moi-même que cet amour fatal garderait toujours le silence... mais hier... hier... jour de malheur! un mauvais génie, un démon qui voulait ma perte, est venu troubler mon âme, embraser mes sens, égarer ma raison... J'ai oublié mon serment... je suis devenu fou... oui fou... car je n'ai point repoussé avec horreur l'exécrable tentation qui venait m'assaillir... je n'ai point chassé cette pensée infâme d'obtenir par la violence ce que je n'aurais osé demander par la séduction... Je me suis dit que ces honteux projets n'étaient pas de ceux dont on diffère l'exécution... D'ailleurs... cette fatale ivresse dont je viens de vous parler me dominait tout entier... je me suis muni d'une échelle de corde... j'ai commandé mes chevaux... je suis venu... venu malgré l'orage, malgré la foudre, malgré ces voix de la terre et du ciel qui me criaient que je marchais à un crime... que je courais à ma perte... et dont mon esprit aveuglé n'a pas voulu comprendre le langage... Je savais dans quelle partie du château était situé l'appartement de madame la comtesse... j'ai lancé mon échelle sur le balcon de cet appartement, j'ai pénétré comme un misérable, comme un voleur, comme un bandit, dans la chambre où reposait votre femme; mais alors... alors... Dieu eut pitié de moi: il me sembla qu'un épais bandeau tombait de mes yeux, mon aveuglement moral cessa comme par enchantement, je reculai avec épouvante... et je sortis muet et tremblant, laissant votre femme endormie et entourée des anges du ciel qui venaient de la défendre contre moi et qui devaient sourire à ses rêves.

LE COMTE.

Ainsi, à vous en croire, Monsieur, vous êtes seul coupable?

VILLEDIEU.

Oui.

LE COMTE.

Ainsi madame la comtesse ignore votre amour, et ne partage point une passion qui ne lui a pas même été révélée?

VILLEDIEU.

N'en doutez pas.

LE COMTE.

Et dans toute sa conduite, rien ne doit changer en haine et en mépris mon respect et mon amour pour elle?

VILLEDIEU.

Rien.

LE COMTE.

Vous me la jurez?

VILLEDIEU.

Je vous le jure.

LE COMTE.

Sur votre honneur?

VILLEDIEU.

Sur mon honneur.

LE COMTE.

Sur votre foi de gentilhomme?

VILLEDIEU.

Sur ma foi de gentilhomme.

LE COMTE.

Sur l'honneur de votre mère? (Mouvement d'hésitation de Villedieu.) Vous hésitez, monsieur le vicomte?

VILLEDIEU.

Sur l'honneur de ma mère, je le jure.

LE COMTE, saluant.

Monsieur Armand de Villedieu, vous venez de compromettre gravement à mes yeux votre honneur, votre foi de gentilhomme, et l'honneur de votre mère... vous venez d'étayer une triple fausseté par un triple parjure. Vous venez de mentir.

VILLEDIEU.

J'ai menti, moi! j'ai menti!..

LE COMTE.

Trois fois, et je vais vous le prouver: vous avez menti, en disant que vous vous étiez introduit cette nuit dans le parc pour la première fois... vous avez entre les mains une double clef de la porte qui se trouve derrière nous. . et cette clef vous a servi bien souvent... et depuis longtemps... elle vous a été donnée pendant le voyage que j'ai fait à Paris, vers la fin de l'année dernière.

VILLEDIEU.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Vous avez menti en disant que vous avez pénétré dans l'appartement de la comtesse pendant son sommeil et à son insu... La comtesse vous attendait il y a deux heures, et c'est elle qui, du haut de son balcon, vous a jeté l'échelle de corde qui devait vous conduire auprès d'elle... Vous avez menti enfin, en jurant que je devais à ma femme tout mon amour et tout mon respect!... Je ne lui dois que haine et mépris, car cette enfant qui est née au château il y a deux mois, cette malheureuse enfant est le fruit d'un crime!... Vous voyez donc bien, monsieur le vicomte, que pour savoir le nombre de vos mensonges il ne faudrait que compter vos paroles.

VILLEDIEU, à lui-même avec accablement.

Malheureuse Blanche! perdue par moi!

LE COMTE.

Vous m'avez dit tout à l'heure, Monsieur, qu'après m'avoir expliqué votre conduite, vous seriez à mes ordres, votre conduite est expliquée...

VILLEDIEU.

Aussi, je suis prêt à tout, et j'attends ce que vous déciderez vous-même.

LE COMTE.

Un duel est une triste réparation, je le sais, et ce prétendu jugement de Dieu se montre souvent bien injuste... Il faut cependant que je m'en contente, puisque je ne vous ai pas tué tout d'abord, ainsi que certes j'en avais le droit.

VILLEDIEU.

Partout et toujours vous me trouverez à vos ordres, monsieur le comte... et je n'ai pas besoin de vous dire que je serai exact au rendez-vous que vous m'assignerez.

LE COMTE.

Oh! vous n'aurez point à vous déranger pour venir me rejoindre...nous allons nous battre ici, à l'instant même...

VILLEDIEU.

Quoi! malgré la nuit?

LE COMTE.

Eh! qu'importe!..

VILLEDIEU.

Mais je n'ai pas d'armes.

LE COMTE, montrant les épées que tient Morlac.

J'en ai, moi, le cas était prévu, et je suis, comme vous voyez, homme de précaution.

VILLEDIEU.

Mais il nous manque...

LE COMTE.

Quoi donc?..

VILLEDIEU.

Des témoins.

LE COMTE.

A quoi nous serviraient-ils?

VILLEDIEU.

A constater qu'il y a eu duel, et non point assassinat.

LE COMTE.

Eh bien! voici M. de Morlac, mon parent, qui assistera au combat et qui témoignera au besoin de la façon loyale dont les choses se seront passées.

VILLEDIEU.

Soit! qu'il en soit fait selon vos désirs, monsieur le comte.

LE COMTE.

C'est bien le moins, n'est-ce pas, que je vous tue, ou que je me fasse tuer par vous à mon heure et sans sortir de mon parc. (Morlac lui tend les épées.) Vous plait-il de choisir?

VILLEDIEU.

Donnez-moi l'une de ces épées au hasard.

LE COMTE.

Vous devez prendre vous-même votre arme de combat, monsieur le vicomte, choisissez.

VILLEDIEU, saisissant une des épées.

Celle-ci.

LE COMTE.

Avançons un peu à gauche du côté du mur, je vous prie; au moins nous y serons à l'abri du vent. (Les deux hommes font quelques pas vers la muraille, monsieur de Lussy ôte sa veste de chasse, monsieur de Villedieu met bas son habit.) Allons, Monsieur, en garde. (Les deux hommes engagent le fer, monsieur de Villedieu abaisse presque aussitôt la pointe de son épée.) Que signifie cela, monsieur le vicomte.

VILLEDIEU.

Quoique vous en ayez dit tout à l'heure, Monsieur, Dieu est juste, et j'ai la certitude qu'aujourd'hui son jugement est prononcé d'avance... un pressentiment qui ne me trompera point, m'avertit que je vais mourir.

LE COMTE.

Allons donc! croire aux pressentiments, c'est faiblesse ou folie.

VILLEDIEU.

Ni l'un ni l'autre, Monsieur, et vous le verrez bientôt... dans trois minutes, frappé par vous, je serai couché à cette même place où je suis debout; or, ma conscience est chargée d'une lourde faute... et mon épouvante est grande en face de cette mort à laquelle je ne suis pas préparé. Si vous me pardonniez, monsieur le comte, vous que j'ai offensé si grièvement, j'aurais confiance en la miséricorde de Dieu, devant qui je vais paraître, et je ne désespérerais pas de trouver grâce à ses yeux, puisque j'aurais trouvé grâce aux vôtres; je me repends et je vais mourir : pardonnez-moi donc, monsieur le comte, je vous le demande humblement, je vous le demande à genoux. (Il met un genou en terre devant Lussy.)

MORLAC, à lui-même.

Va-t-il pardonner?

LE COMTE.

Je vous répète, Monsieur, que je ne crois point aux pressentiments... Le dénoûment du combat qui va commencer est un mystère pour moi comme pour vous, et le péril qui nous menace est égal pour tous les deux... Je sais que Dieu commande le pardon, mais je sais aussi qu'il ne souffre point que l'adultère reste impuni.

MORLAC, à lui-même.

C'est vous qui l'avez dit, mon cousin?

LE COMTE.

Une femme m'appartenait, une femme en laquelle j'avais mis tout mon bonheur, à qui j'avais donné tout mon amour; je croyais être aimé d'elle autant que je l'aimais moi-même, vous m'avez pris cette femme, vous avez perdu mon bonheur... vous avez empoisonné mon avenir, et maintenant vous venez solliciter de moi, à genoux, un impossible pardon. Ce pardon, monsieur le vicomte, n'espérez point l'obtenir : quelle que soit l'injure que l'on ait subie, on devrait oublier sans doute; mais ma vertu ne va point jusque-là... Que Dieu vous fasse grâce, s'il le veut... En chrétien que je suis, je vous conseille de le lui demander; mais, moi, je ne vous pardonnerai pas!.. En garde, Monsieur.

VILLEDIEU.

Ecoutez!

LE COMTE.

Quoi donc encore?...

VILLEDIEU, *indiquant l'habit qu'il a jeté sur le sable au commencement du combat.*

Dans la poche de côté de ce vêtement se trouve un portefeuille fermé par un secret... Ce portefeuille renferme des papiers de famille... je souhaite que ces papiers ne soient pas perdus, si je succombe dans le combat qui s'engage; faites, je vous prie, remettre ce portefeuille à mon fils Lucien, à ce pauvre enfant qui, depuis si longtemps, a perdu sa mère, et qui dans un instant sera tout à fait orphelin... Ferez-vous cela, monsieur le comte?

LE COMTE.

Je le ferai.

VILLEDIEU.

Vous n'ouvrirez point le portefeuille?

LE COMTE.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

VILLEDIEU.

Merci, Monsieur, et maintenant, pour la dernière fois, me voici à vos ordres... (*Le combat s'engage, monsieur de Luzy attaque avec furie; monsieur de Villedieu se contente de parer sans porter lui-même aucun coup.*)

LE COMTE.

Que faites-vous donc, Monsieur?

VILLEDIEU.

Vous le voyez, je me défends!

LE COMTE.

Mais vous n'attaquez pas... Mordieu! monsieur le vicomte, auriez-vous la prétention de me ménager? jouez serré, Monsieur, et tuez-moi si vous pouvez; je vous jure que je ne regretterai pas la vie.

VILLEDIEU.

Je fais de mon mieux, monsieur le comte. (*Le combat continue sans que monsieur de Villedieu change rien à sa tactique. Enfin, sur un coup droit de monsieur de Luzy, l'épée de Villedieu vient trop tard à la parade; elle relève le fer qui devait traverser sa poitrine, mais la pointe de l'épée touche le vicomte au front. Villedieu, lâchant son épée et tombant.*) Vous voyez bien que Dieu est juste.

LE COMTE, *s'agenouillant auprès de lui et lui soulevant la tête.*

Monsieur le vicomte, j'ai loyalement agi, n'est-ce pas?..

VILLEDIEU, *d'une voix éteinte.*

Oui, monsieur le comte... loyalement... le portefeuille... mon fils... n'oubliez pas... Mon Dieu... Pardon... je meurs... (*Il retombe.*)

MORLAC.

Il est mort!...

LE COMTE.

Que Dieu ait son âme!...

MORLAC, *s'approchant du comte agenouillé près du cadavre, lève sa carabine pour lui briser la tête.*

A ton tour, maintenant, mon cousin. (*Il hésite, recule et murmure.*) Non, pas ainsi, pas ainsi, il ne souffrirait pas assez!

LE COMTE; *il se relève.*

Chevalier!

MORLAC.

Mon cousin?

LE COMTE.

Tu as tout vu, n'est-ce pas?

MORLAC.

Oui.

LE COMTE.

Que dis-tu de ce qui vient de se passer?

MORLAC.

Je dis que vous devez vous trouver bien heureux, vous avez frappé votre ennemi.

LE COMTE.

Mon ennemi ne se défendait pas! j'ai frappé un homme qui ne m'attaquait point, je l'ai frappé à coup sûr, je l'ai frappé sans péril pour moi... je l'ai frappé comme un lâche! Cet homme, sachant bien qu'il allait me livrer sa vie, me demandait noblement un pardon qui rassurât son âme... Ce pardon, je l'ai refusé: j'ai été sans pitié, peut-être un jour demanderai-je pardon à mon tour... et Dieu sera-t-il, lui aussi, sans pitié!

MORLAC, *à lui-même.*

Oui, sans pitié, tu l'as dit. (*Haut.*) Maintenant vous devez songer à une seule chose.

LE COMTE.

Parle.

MORLAC.

Ce qui vient de se passer ici doit rester éternellement enseveli dans de plus profondes et plus impénétrables ténèbres que celles de la nuit qui nous entourent.

LE COMTE.

Comment cela, Morlac?

MORLAC.

Vous vous souvenez de ces hennissements d'épouvante que nous avons entendus retentir auprès de cette porte, et du cri d'agonie qui suivit le galop impétueux de chevaux emportés... Interrogé par vous, je vous répondis... aucun des êtres vivants partis cette nuit du château de Villedieu n'y retournera ce matin.

LE COMTE.

Eh bien?

MORLAC.

Quand viendra le jour, on trouvera sur les bords de la Loire les cadavres mutilés d'un homme et de deux chevaux, on reconnaîtra la livrée de M. de Villedieu... on croira que le maître a péri comme le valet... on ne soupçonnera point un duel, on supposera un malheur! Qu'en pensez-vous, mon cousin? et tout cela n'est-il pas habilement combiné?

LE COMTE.

Tu oublies qu'on n'aura trouvé qu'un seul corps.

MORLAC.

On dira que les profondeurs de la Loire ont gardé l'autre cadavre.

LE COMTE.

Mais celui-ci?

MORLAC.

Celui-ci aura disparu.

LE COMTE.

Disparu?..

MORLAC.

Oui! et pour toujours.

LE COMTE.

Que veux-tu donc faire, Morlac?..

MORLAC.

Je veux, avec votre aide, transporter ce corps dans les souterrains du château, où se trouvent les sépultures de vos ancêtres, et où l'on ne pénètre jamais... Je veux soulever la pierre d'un tombeau; sous cette pierre enfin je veux ensevelir ce cadavre. Qui donc ira le chercher là?

LE COMTE.

Sacrilége!

MORLAC.

Aimez-vous mieux proclamer au grand jour le déshonneur de votre femme, votre honte, et votre vengeance? Vous êtes libre, mon cousin.

LE COMTE, *hésitant.*

Tu as raison...

MORLAC.

A l'œuvre... à l'œuvre!.. le temps presse... (*Ramassant l'habit qui gît sur le sol, et fouillant dans une des poches, il en tire un portefeuille de maroquin noir.*) Ah! vous avez promis, je crois, de faire remettre ceci au fils de M. de Villedieu?

LE COMTE.

Oui, j'ai promis.

MORLAC.

Voilà ce portefeuille.

LE COMTE.

Garde-le, et charge-toi de cette restitution.

MORLAC.

Soit!.. Mon cousin, il faut m'aider.

LE COMTE, *avec effroi.*

Toucher le corps de cet homme...

MORLAC, *d'un ton presque impérieux.*

Il le faut! (*Avec une joie farouche, à part.*) Comte de Luzy, c'est maintenant que tu es à moi! — (*Ils se baissent pour prendre le corps. — Le rideau tombe.*)

TROISIÈME TABLEAU

Les caveaux funèbres du château de Luzy; sépultures seigneuriales portant des statues de chevaliers et de dames châtelaines couchées sur leurs pierres tumulaires, et des anges agenouillés levant vers le ciel leurs mains jointes. Au milieu du théâtre, une tombe monumentale, devant laquelle, au lever du rideau, le comte est debout; le corps du vicomte Armand de Villedieu est couché dans la tombe, dont le couvercle de pierre est posé sur les marches du tombeau; Morlac tient à la main une lanterne sourde qu'il dépose sur les marches.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, MORLAC.

MORLAC.

Faisons disparaître ces branchages, ces vêtements. (*Il disparaît un moment puis reparaît et regarde le comte livré à ses pensées.*)

LE COMTE, avec une sorte d'égarement.

Oh! mes ancêtres, vous êtes tous là!.. tous vous dormez sous le marbre ou la pierre votre sommeil béni, depuis Réginald le Fort, le premier de la race, jusqu'à Paul Amédée, comte de Luzzy, mon père! Ici revivent pour moi les siècles évanouis et la famille disparue... Ici je suis devant mes juges... Oh! mes ancêtres, que l'un de vous sorte de son linceul et vienne à moi de la part de Dieu pour me dire si je suis innocent ou coupable du sang que j'ai versé cette nuit... Les voix de la tombe restent muettes, les lois de la mort sont immuables, ma conscience seule me répond. (Se tournant vers le cadavre de Villedieu.) Que se passe-t-il donc en moi?.. Pourquoi cette terreur qui m'oppresse?.. J'ai froid ici, mon sang se glace, mon Dieu! C'est une vision, sans doute. Non... il me semble que ses paupières se soulèvent... on dirait qu'il me regarde... Oui, ses lèvres s'agitent et me crient meurtrier!.. Ah! j'ai peur!.. j'ai peur!..

MORLAC.

Il faut maintenant remettre ce marbre à sa place et tout sera fini.

LE COMTE, anéanti.

La force me manque.

MORLAC.

Il ne s'agit que de soutenir le marbre avec votre épaule et de vous baisser lentement; ce marbre est lourd, et si nous le laissions retomber de toute sa hauteur, il se briserait en mille éclats. (Le comte, au lieu d'obéir aux indications de Morlac recule avec tous les symptômes du plus violent effroi, et chancelle au point que Morlac est obligé de le soutenir.) Aidez-moi.

LE COMTE.

Je ne peux pas!

MORLAC.

Qu'avez-vous, qu'avez-vous donc?..

LE COMTE, avec un redoublement d'épouvante.

Regarde!

MORLAC, tombant à genoux et poussant un cri.

Ah! (Une ombre apparaît tout à coup et marche lentement à travers les ténèbres en se dirigeant du côté des deux hommes. A mesure que le fantôme avance, le comte recule et Morlac, agenouillé sur les dalles, se prosterne de plus en plus la face contre terre. Enfin l'ombre pénètre dans le cercle faiblement lumineux formé par les rayons qui s'échappent de la lanterne sourde.)

LE COMTE, dont le visage change d'expression et portant les deux mains à son front comme pour s'assurer qu'il n'est point le jouet d'un rêve.

Blanche! Blanche! C'est Blanche!

MORLAC, relevant la tête.

La comtesse! (Il se relève et se glisse comme un serpent derrière la tombe.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, drapée dans un long peignoir, dont sa pâleur livide efface la blancheur, les cheveux dénoués flottant sur ses épaules. Elle avance toujours, elle semble ne rien voir et ne rien entendre; ses mouvements lents et réguliers, automatiques en quelque sorte, la rapprochent de la tombe ouverte qui semble l'attirer irrésistiblement. Le comte se trouve entre elle et la tombe, mais, fasciné par l'étrange apparition, il recule et laisse le passage libre. La comtesse atteint la tombe; elle gravit les degrés, elle appuie ses deux mains sur le marbre du sarcophage, et, se penchant en avant, elle regarde; elle se redresse aussitôt en portant la main droite à son cœur, jette un cri déchirant, et elle se trouve face à face avec le comte.

LE COMTE.

Vous ici, Blanche!... vous!...

BLANCHE, avec délire.

Ah! ne m'approchez pas! vous avez du sang aux mains!..

LE COMTE.

Ce sang, c'est vous qui l'avez versé, Madame!... (Il l'entraîne avec force et ils disparaissent.)

SCÈNE III.

MORLAC, sortant de derrière la tombe.

Allons! allons! tout va bien; il est maintenant, lui, mille fois plus malheureux que moi-même! (S'approchant du tombeau.) A quoi bon faire retomber le marbre sur la tombe... on ne rentrera dans ces souterrains que le jour où je voudrai qu'on y entre! (Il reprend la lanterne sourde et il sort. On l'entend refermer les portes et repousser les verrous derrière lui. Le théâtre reste plongé dans une obscurité profonde.)

SCÈNE IV.

VILLEDIEU, seul. Il se soulève lentement dans la tombe et passe ses deux mains sur son front ensanglanté.

Comme cette nuit est noire!.. comme cette couche est froide!.. Où suis-je?.. J'ai dormi... je ne me souviens pas! (Ses mains rencontrent le marbre de la tombe.) Du marbre... on dirait un tombeau!.. Ai-je donc cessé de vivre?.. suis-je enseveli... enseveli... vivant ou mort?.. Je ne sais pas, j'étouffe ici, ces ténèbres m'oppressent, l'air me manque!.. je veux sortir!... (Il descend de la tombe et parcourt le souterrain d'un pas incertain et inégal, côtoyant les murailles, se heurtant aux piliers; il revient à la tombe et s'assied sur les marches.) Pas d'issue! Mais où suis-je donc? quelle est cette prison étrange? est-ce un des cercles de l'enfer? Ma tête brûle! mon cerveau bout dans mon crâne embrasé!.. Je souffre; on dit que les morts ne souffrent pas! Suis-je donc vivant? Vivant ou mort, je veux sortir! Ah! mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!.. (Sa main heurte la barre de fer oubliée par Morlac sur les marches du tombeau.) Ah!.. c'est la liberté! (Il se dirige en chancelant vers le fond du théâtre et avec la barre de fer il attaque la muraille; les pierres se détachent une à une. Enfin, un large pan de mur s'écroule et laisse voir un escalier éclairé par la lune, dont la lueur bleuâtre rayonne dans le souterrain et sur les tombeaux.) Ah! de l'air! de l'air! de l'air! (La barre de fer s'échappe de ses mains, il redescend à l'avant-scène. — Il pousse un éclat de rire frénétique, indice de la folie qui s'empare de lui. — Il s'enveloppe dans le manteau qui lui servait de linceul, et il revient s'asseoir sur les marches de la tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

L'appartement de la comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, BLANCHE.

(La comtesse, dans un état de prostration complète, est assise sur un canapé. — Le comte est debout devant elle.)

BLANCHE, relevant la tête.

Monsieur le comte, dans mon abaissement, j'aurai du moins quelque courage... Je n'ai pas su porter dignement le nom que vous m'aviez donné... j'ai été coupable... je ne chercherai point d'excuse pour ma faute... je n'implorerai point un pardon que je suis indigne d'obtenir... Me voici courbée devant vous, prête à tout entendre... résignée à tout subir... j'accepterai sans une plainte et sans un murmure les reproches que vous m'adresserez... le châtiment qu'il vous plaira de m'infliger, quel qu'il soit... et ce sera justice. Pour expier ma faute, je suis prête à mourir.

LE COMTE.

Il faut vivre, Madame, l'honneur de mon nom l'exige!.. J'ai lavé dans le sang de votre complice l'injure que j'avais subie... Désormais, vous n'entendrez pas même un reproche sortir de ma bouche!.. Seulement, et vous le comprenez bien, je ne puis garder sous mon toit cette enfant... votre fille... je la renie.. je la repousse... elle partira pour ne plus revenir.

BLANCHE.

Nous partirons ensemble et vous ne nous verrez plus!

LE COMTE.

Elle partira, Madame, et vous resterez!

BLANCHE.

Ne l'espérez pas, Monsieur... Ma fille! pauvre innocente créature... Mais c'est mon sang! mais c'est ma vie!.. Vous dites que je n'ai rien à craindre de vous, et vous parlez de me séparer de ma fille!... Ah! je l'emporterai loin d'ici... bien loin... si loin que vous ne saurez pas seulement si nous sommes vivantes ou si nous sommes mortes...

LE COMTE.

Cela est impossible, Madame.

BLANCHE.

Ce qui est impossible, c'est de m'arracher mon enfant!.. Vous ne pouvez vous opposer à mon départ... vous ne pouvez songer à garder dans votre maison une femme méprisée comme je dois l'être de vous maintenant! Vous êtes noble et généreux, et vous voulez bien ne pas chasser honteusement l'épouse coupable; mais vous ne la retiendrez point... vous la laisserez partir, et vous lui permettrez d'emporter son enfant.

LE COMTE.

Je vous répète que vous resterez!.. Mon bonheur est perdu, perdu sans retour; mais je dois garder pur le nom que mes ancêtres m'ont transmis sans tache. L'éclat de votre départ serait une demi-révélation de tout ce que je veux envelopper d'un mystère éternel... Une fois sur la trace des secrets funestes de cette nuit, la curiosité, mise en éveil, sonderait les ténèbres, et je ne le veux pas!.. Nous vivrons sous le même toit, Madame, comme jadis, unis aux yeux du monde, mais en réalité plus étrangers l'un à l'autre que si l'Océan nous sé-

parait!.. Voilà ma volonté!.. elle est irrévocable... vous resterez! l'enfant disparaîtra!..

BLANCHE, avec désespoir.

Mais vous brisez mon cœur!

LE COMTE.

Avez-vous épargné le mien?

BLANCHE.

Ayez pitié de moi!

LE COMTE.

Avez-vous eu pitié, vous, Madame?

BLANCHE.

Vous me tuerez, Monsieur, je vous dis quo vous me tuerez... Au nom du ciel, grâce! grâce!..

LE COMTE.

Vous m'avez entendu, Madame, allez!

BLANCHE, à elle-même.

Ah! malheureuse! malheureuse! plus d'hésitation!.. Il le faut!.. (Elle sort vivement par la porte du fond. Morlac paraît à droite et semble sourire en regardant le comte.

LE COMTE, avec accablement.

Ce n'est pas le vicomte Armand de Villedieu, tué cette nuit, qu'il faut plaindre!.. Il faut envier les morts.

SCÈNE II:

LE COMTE, MORLAC.

MORLAC, à lui-même.

A nous deux, maintenant, à nous deux... (Il entre en scène et s'arrête à quelques pas du comte.) Mon cousin!..

LE COMTE, se retournant au bruit des pas de Morlac

Ah! tu étais là?

MORLAC.

Oui! j'étais là!

LE COMTE.

Tu as entendu?

MORLAC.

J'ai entendu.

LE COMTE.

Je suis bien malheureux, n'est-ce pas?..

MORLAC.

Votre plus mortel ennemi ne pourrait vous souhaiter un malheur plus complet.

LE COMTE.

Tu m'es dévoué, toi, mon ami, mon parent; tu m'aimes!

MORLAC.

Comment ne vous aimerais-je pas, mon cousin? ne m'avez-vous pas pris en pitié, quand, après avoir sottement et follement dévoré ma fortune, je croupissais, parmi les aventuriers de bas étage, dans les tavernes et dans les tripots de Paris!.. Le chevalier de Morlac, disaient, en parlant de moi, les autres membres de notre famille... le chevalier de Morlac est un chenapan qui nous déshonore!.. Il faut l'abandonner à son mauvais destin, et puisse le lieutenant-criminel nous débarrasser de lui, en l'envoyant dans quelque colonie!... Vous seul, mon cousin, vous êtes venu à mon aide!.. vous m'avez envoyé de l'argent, sans vous lasser jamais... vous m'avez arraché aux griffes impitoyables des créanciers et des recors; vous m'avez soustrait aux horreurs de la prison pour dettes!.. Vous avez fait plus! grâce à vous, j'ai quitté Paris... je suis devenu votre commensal... l'intendant de vos chasses; et comme je m'étais pris d'amour pour une paysanne de vos domaines, vous avez autorisé une mésalliance... vous, si jaloux pourtant de l'honneur de votre blason, et vous m'avez donné Suzanne Guillot pour femme, avec dix mille écus de dot!

LE COMTE, avec embarras.

Pourquoi rappeler cela?..

MORLAC.

Pour vous prouver que ma reconnaissance est à la hauteur de vos bienfaits.

LE COMTE.

Avais-tu quelque chose à me demander tout à l'heure, Morlac?

MORLAC.

Cinq minutes d'entretien.

LE COMTE.

Qu'as-tu à me dire?

MORLAC.

Un secret.

LE COMTE.

Le moment est-il bien choisi?..

MORLAC.

Mieux que vous ne le pensez.

LE COMTE.

Parle, je t'écoute.

MORLAC.

Il y a quelques semaines, vous vous en souvenez, Laramée, un de vos piqueurs, a disparu...

LE COMTE.

Surpris par toi en flagrant délit de braconnage, il a quitté le pays pour éviter la punition qu'il méritait.

MORLAC.

C'est en effet l'explication que je vous ai donnée; mais cette explication était un mensonge... Laramée n'est point en fuite!

LE COMTE.

Où donc est-il?

MORLAC.

Il est mort!

LE COMTE.

Mort?..

MORLAC.

Tué par moi!

LE COMTE.

Malheureux! que dis-tu?

MORLAC.

La vérité! j'ai tué Laramée.

LE COMTE.

Que t'avait-il donc fait?..

MORLAC.

Il m'avait crié, étant ivre, que je venais d'épouser votre maîtresse pour m'enrichir, et que j'endossais pour dix mille écus la paternité de vos bâtards!

LE COMTE.

Tu n'as pas cru cela... Morlac?..

MORLAC.

Laissez-moi parler, s'il vous plaît!.. Je saisis Laramée par le collet, et je lui répondis, en le regardant dans le blanc des yeux : Ce que tu viens de me dire, si c'est un mensonge, vaut une balle! Tu m'as blessé au cœur, je te frapperai à la tête et nous ne serons pas quittes, car je souffrirai plus longtemps que toi... Je n'ai pas menti, cria le piqueur, et je peux le prouver!.. Prouve-le donc! et prouve-le vite, et prouve-le bien, et prouve-le si clairement que je ne puisse pas conserver l'ombre d'un doute!! Fais cela, Laramée, fais cela; sinon, vrai comme il y a un Dieu, je te tue comme un chien!...

LE COMTE.

Et alors?..

MORLAC.

Alors, Laramée me raconta une étrange histoire... Il me dit comment, il y a à peu près un an de cela, pendant une absence de madame la comtesse, vous fîtes dans la forêt la rencontre de Suzanne Guillot qui vous parut belle!.. Comment lui, Laramée, interrogé par vous, vous indiqua la chaumière où demeurait la paysanne... Comment, la nuit suivante, après une orgie de chasseurs, vous vîntes frapper à la porte de cette chaumière, où l'orpheline vivait seule... Comment, abusant du sommeil de la pauvre fille, un crime fut commis par vous, sans que Laramée, qui vous épiait, vint à l'aide de la malheureuse enfant... Comment, enfin, voyant que Suzanne allait devenir mère et sachant que j'aimais Suzanne, il vous parut très-simple, très-naturel, très-généreux, peut-être, de me faire épouser votre maîtresse, ou plutôt votre victime, en me jetant avec elle dix mille écus pour argenter sa honte!.. Voilà ce que me dit Laramée... et comme je trouvai qu'il m'avait dit cela trop tard, je l'étranglai dans un premier moment de fureur, et j'enterrai son corps dans les bois.

LE COMTE.

Je te jure...

MORLAC.

Ne jurez pas! Monsieur de Villedieu, lui aussi, vous faisait un serment cette nuit, et vous avez refusé de croire à ce serment!.. Permettez-moi d'achever; mon récit touche à sa fin... Ma première pensée fut de revenir droit au château et de vous brûler la cervelle... mais je me dis bien vite que ce serait là une vengeance insuffisante, et qui ne satisferait point ma haine... il fallait trouver mieux!.. Je passai une triste journée, allez! La nuit vint, j'errais, comme une âme en peine, autour des clôtures du parc, sans savoir ce que je faisais, sans savoir où j'allais.. Tout à coup je vis un homme sortir de la petite porte voisine du pavillon de chasse... Cet inconnu s'élança sur l'un des deux chevaux qu'un valet tenait en main derrière un bouquet d'arbres et il s'éloigna au galop... Cet homme je l'avais reconnu, c'était votre ami, le vicomte Armand de Villedieu!.. C'était la vengeance qui venait à moi!.. une belle vengeance! si belle que je n'aurais jamais osé l'espérer ainsi!.. Votre femme avait un amant!..

LE COMTE.

Oh! tais-toi! tais-toi!

MORLAC.

Vous m'aviez déshonoré; je me dis que, moi aussi, j'aurais la preuve de votre déshonneur!.. et cette preuve, je vous la jetai au visage... Je brisai votre cœur à plaisir! je regardai vos tortures en souriant!.. Cette nuit, au moment où vous veniez de tuer le vicomte, je levai sur vous la crosse de ma carabine pour en finir à mon tour... mais je ne la laissai pas retomber... cette mort était pour vous un trop faible châtiment... ce n'était pas assez pour ma haine!.. Je vous ferai mourir lentement et à petit feu... je vous rendrai le mal pour le mal au centuple! je vous infligerai des souffrances auprès desquelles les miennes seront pâles... Vous verrez enfin que j'ai eu raison de vous dire : Ma vengeance est plus terrible que la vôtre!

LE COMTE, prenant un couteau sur la table, s'élançant vers lui.

Misérable!

MORLAC, avec un rire sinistre.

Est-ce que vous allez m'assassiner, mon cousin?..

LE COMTE, d'une voix brisée, laissant tomber le couteau.

C'est bien! je me suis montré sans pitié pour le vicomte Armand de Villedieu... tu te montres sans pitié pour moi... tu es dans ton droit!.. Dieu est juste!

MORLAC.

Oui, Dieu est juste! (D'un geste impérieux, le comte indique la porte à Morlac, qui fait quelques pas pour sortir. — Le comte sort le premier. — Au moment où Morlac va le suivre on entend la voix de Suzanne. — Morlac s'arrête et écoute.)

SUZANNE, au dehors.

Je veux voir M. le comte..... il le faut... Je vous dis que je le verrai!

MORLAC, tressaillant.

Cette voix!..

SCÈNE III.

MORLAC, SUZANNE, LA COMTESSE, cachée.

(La porte du fond s'ouvre; on voit Suzanne remettre son enfant dans les bras d'une paysanne qui reste à l'extérieur et hors de vue. — La porte se referme.)

SUZANNE; elle s'élance vers Morlac qu'elle prend pour le comte.

Monsieur le comte, je viens vous demander protection?..

MORLAC, avec fureur.

Toi! malheureuse! toi! chez lui!.. et en ma présence! ah! c'est aussi trop d'audace!..

SUZANNE, épouvantée.

Lui!.. ah!.. mon Dieu!.. mon Dieu!..

MORLAC, menaçant.

Que viens-tu faire ici?

SUZANNE.

Ah! ça n'est pas pour moi que je viens!.. ça n'est pas pour moi que j'ai peur!.. je ne tiens pas à la vie, allez... mais avant de mourir je veux sauver mon enfant!

MORLAC.

Qui donc le menace?..

SUZANNE.

Vous!... vous, qui non content de haïr la mère coupable haïssez la fille innocente! vous, dont les regards m'épouvantent quand ils se tournent vers ma pauvre petite Jeanne!

MORLAC.

Vous êtes folle... l'enfant n'a rien à craindre de moi!

SUZANNE.

Je ne vous crois pas, et la preuve...

MORLAC, avec fureur.

C'est que tu viens le placer sous la sauvegarde de celui qui lui doit appui et protection!.. sous la sauvegarde de son père, n'est-ce pas?... L'enfant est là!.. eh bien! justice sera faite à l'instant, à l'instant même!... (Il s'élance vers la porte du fond. — Suzanne le prévient et lui barre le passage.)

SUZANNE.

Tuez-moi! mais vous n'arriverez pas jusqu'à lui!... (Il la saisit par les poignets et la jette de côté avec violence.)

MORLAC.

Infâme créature!..

SUZANNE.

A l'aide!.. à moi!.. au secours!.. (Il s'élance de nouveau.)

BLANCHE, apparaissant tout à coup à la porte du fond, et se plaçant devant Morlac.

Arrière, meurtrier!

MORLAC.

Laissez-moi passer, Madame!

BLANCHE.

Vous ne passerez pas!... je suis mère!... je défendrais mon enfant contre tous!... Je défendrai contre vous l'enfant de Suzanne!..

MORLAC.

Je veux passer!

BLANCHE.

L'homme assez lâche pour tuer un enfant, reculera devant une femme!

MORLAC, redevenu froid.

Eh bien! soit! j'attendrai... A bientôt, Suzanne! à bientôt!.. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins MORLAC.

SUZANNE, se traînant à genoux devant la comtesse.

Oh! Madame! que vous êtes bonne; bonne comme les anges! permettez-moi de baiser vos mains... laissez-moi embrasser vos genoux... vous venez de sauver ma fille... la fille de celle qui fut, sans le savoir, si coupable envers vous!.. Ah! si je pouvais donner ma vie pour vous, que je serais heureuse!..

BLANCHE, relevant Suzanne.

Relève-toi, pauvre Suzanne et ne t'accuse pas... Moi seule, ici, je suis coupable; moi seule, ici, je dois courber la tête... Ne tremble plus, chère enfant, désormais ta fille n'aura plus rien à craindre de l'homme qui la menace... j'en fais le serment devant Dieu!

SUZANNE.

Oh! merci, Madame... merci encore... merci du plus profond de mon âme! Vous donnez à mon pauvre cœur brisé une joie suprême... la seule qu'il pût encore éprouver... Que Dieu vous bénisse, comme je vous bénis!.. et qu'il vous récompense de ce que vous venez de faire.

BLANCHE.

Suzanne, ce n'est pas une récompense qu'il faut demander à Dieu pour moi : c'est un pardon!

SUZANNE, regardant vers la chambre à gauche dont la porte est demeurée entr'ouverte sans que le public puisse voir à l'intérieur.

Oh! ma fille!.. ma chère petite fille!.. sois plus heureuse que ta mère! je n'ai plus peur pour toi, maintenant! Qu'il me frappe, s'il le veut, lui! je n'ai plus peur! (Elle sort après avoir baisé de nouveau les mains de la comtesse, qui retombe alors sur un fauteuil, comme épuisée par l'effort qu'elle vient de faire.)

SCÈNE V.

LE COMTE, BLANCHE.

LE COMTE, qui a entendu la dernière partie de la scène précédente.

Blanche, je vous remercie à mon tour; vous avez bien agi!.. Mais qu'avez-vous? mon Dieu!... ce tremblement convulsif, ce frisson!... cette pâleur!..

BLANCHE.

C'est la mort qui vient!

LE COMTE.

Vous, Blanche! mourir! au moment où vous venez de vous montrer si noble... si généreuse!..

BLANCHE.

Dieu m'a donné une dernière fois de la force et du courage... qu'il accepte ma vie en expiation de ma faute!

LE COMTE.

Eh! ne venez-vous pas d'apprendre celle que j'ai commise?

BLANCHE.

Votre faute n'atténue pas mon crime! Si vous avez été coupable envers moi, je vous pardonne sans solliciter et espérer de vous un semblable pardon!.. Seulement, quand je ne serai plus, ne chassez pas ma fille?

LE COMTE.

Vous vivrez, Blanche; vous vivrez! et vous tiendrez la parole que vous avez donnée à la pauvre Suzanne.

BLANCHE.

Cette parole, ce n'est plus moi qui puis la tenir... vous seul... (Poussant un cri et portant la main à son cœur.) Ah! que je souffre!.. mon Dieu!.. que je souffre!

LE COMTE.

Du secours! du secours!.. (Ici Antoine rentre en scène, suivi d'hommes et de femmes de la maison. — On s'empresse autour de Blanche.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANTOINE, GENS DE LA MAISON.

LE COMTE.

Nous la sauverons, n'est-ce pas, mes amis?.. (Les domestiques, hommes et femmes, s'empressent autour de Blanche et lui prodiguent des soins.)

ANTOINE.

Oh! ma pauvre maîtresse!

BLANCHE, secouant tristement la tête, et s'adressant aux domestiques.

Vos secours sont inutiles! Approchez! venez tous, mes amis... votre main... vous m'avez fidèlement servie... je vous recommande à la bonté de votre maître... (Au comte.) Monsieur le comte, écoutez-moi? (Elle se lève et fait quelques pas soutenue par le comte. — Tous se tiennent à distance.) J'ai deux prières à vous adresser... on ne repousse pas les prières d'une mourante, même quand cette mourante est coupable!

LE COMTE.

Parlez! Blanche! parlez!

BLANCHE.

Après ma mort, épargnez-moi l'horreur d'être ensevelie dans les caveaux héréditaires de votre famille?.. Après mo mort, soyez toujours le protecteur de ces deux enfants... et qu'elles aient ensemble leur place auprès de vous : l'une par amour! l'autre, par miséricorde!.. Me le jurez-vous?

LE COMTE.

Je vous le jure.

BLANCHE.

Ah! merci! merci!.. (Elle tombe presque à ses genoux. — Le comte la relève, tout le monde s'approche d'elle.)

LE COMTE.

Mon Dieu! elle se meurt.

BLANCHE.

Oui... je me suis fait justice... le poison!.. Ma fille! je voudrais embrasser ma fille... Dieu ne le veut pas... Ah! (Elle meurt.)

LE COMTE.

Morte! (Coup de pistolet à l'extérieur, puis un grand cri de femme.)

ANTOINE, courant à la fenêtre.

L'infâme! le meurtrier!.. Suzanne assassinée par lui!.. par son mari!..

LE COMTE, avec égarement.

Suzanne!.. Blanche! mortes toutes deux!.. Ah!.. Mon châtiment commence!.. (Le rideau baisse.)

Deuxième époque. — Jeanne la fermière.

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Des jardins dans le château de Luzzy (1782).

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, le domestique qu'on a vu aux tableaux précédents. Il a des cheveux blancs. LOUISE.

ANTOINE.

Ainsi, nous donnons une fête, mademoiselle Louise... et ce soir on dansera, on sautera au château de Luzzy?

LOUISE.

Oui, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Dans les salons, dans le parc?

LOUISE.

Partout... ce sera charmant!

ANTOINE.

C'est insensé!

LOUISE.

Plaît-il? On dirait que cette fête vous attriste?

ANTOINE.

Au contraire, je suis très-joyeux.

LOUISE.

En dedans.

ANTOINE.

Chacun sa manière... Un bal au château de Luzzy! où depuis dix-huit ans on ne s'était avisé de recevoir personne.

LOUISE.

Raison de plus! ça nous changera.

ANTOINE.

Et c'est mon maître qui l'a ordonné!

LOUISE.

Oui, c'est lui qui l'a ordonné... mais c'est sa fille qui le veut.

ANTOINE.

Sa fille!

LOUISE.

Mademoiselle Madeleine, la gaieté, l'espoir, le bonheur même; elle est jeune, elle veut rajeunir toute la maison, et elle fait bien.

ANTOINE.

C'est elle qui nous gouverne!

LOUISE.

Pourquoi pas? c'est toujours la jeunesse qui doit gouverner.

ANTOINE.

Vous avez vos raisons pour dire ça?

LOUISE.

Vous avez les vôtres pour soutenir le contraire?

ANTOINE.

Et quelle époque choisit-elle pour inaugurer les fêtes dans notre vieux manoir? presque l'anniversaire de la mort de sa mère! de ma pauvre maîtresse, la noble comtesse de Luzzy... Ah! nous l'avons trop tôt perdue, pour le bonheur de M. le comte et pour le nôtre... Tenez, c'était... je ne l'oublierai jamais, mademoiselle Louise...

LOUISE.

Ni moi non plus, vous me l'avez raconté cent fois.

ANTOINE.

C'était juste une heure après...

LOUISE.

Au fait, si ça vous fait plaisir de me la raconter une cent et unième...

ANTOINE.

Une heure après que la bonne dame avait adopté la fille de la pauvre Suzanne... Et déjà, au moment même où Suzanne Mutlac était frappée à mort par son mari, les deux petites filles venaient de perdre, dans madame la comtesse, l'unique mère qui leur restait... Peu de jours après, on emmena les orphelines, et au bout de deux ans une seule est rentrée au château.

LOUISE.

Dame! c'était naturel! M. le comte ne pouvait pas garder toute sa vie auprès de lui la fille de l'intendant de ses chasses... un meurtrier... un coquin...

ANTOINE.

C'était pourtant la volonté de ma maîtresse.

LOUISE, à part.

Il est fou, ce vieil Antoine!

ANTOINE, à part.

Et rien ne m'ôtera de la tête que l'enfant ramené au château, et qui nous gouverne aujourd'hui, qui va nous faire danser ce soir des menuets et des camargos, cette enfant-là, au lieu d'avoir rien au monde qui me rappelle madame la comtesse, ressemble trait pour trait à...

LOUISE.

Hein! qu'est-ce que vous marmottez-là?

ANTOINE.

Rien, rien, des choses qui ne regardent que moi.

LOUISE, à part.

Décidément, il est fou!... (On sonne.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien! que faites-vous là? n'entendez-vous pas?... on sonne là-bas à la grille du parc...

ANTOINE.

Je vais ouvrir, monsieur le comte... je vais ouvrir... (Murmurant en s'en allant.) Rien ne m'ôtera de la tête...

LOUISE.

Moi, je retourne auprès de Mademoiselle.

LE COMTE.

C'est bien! va!... (Sortie d'Antoine et de Louise.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Un de nos invités, sans doute... un peu plus pressé que les autres... Soit... je le recevrai en attendant que ma fille, ma chère Madeleine... Elle l'a voulu... un bal!.. je donne un bal, moi!... elle était si joyeuse, ma fille, en songeant à cette soirée... je me suis efforcé aussi de m'en réjouir à l'avance, et je crois même que j'y étais parvenu .. Pourquoi le hasard m'a-t-il fait traverser ce salon, où je ne mets jamais les pieds, où j'ai revu le portrait de celle qui n'est plus... depuis dix-

huit ans! Pauvre Blanche! la vue de cette image vient de réveiller tous mes souvenirs, toutes mes douleurs... tous mes remords... Je la fuyais, et je revenais toujours vers elle... et toujours il me semblait qu'elle était vivante encore, et qu'elle me répétait sa dernière parole : Une place auprès de vous pour ces deux enfants! l'une, par amour, l'autre, par miséricorde! Ces deux enfants, l'une la fille de mon ennemi, et l'autre... l'autre, mon enfant chérie, ma fille; la seule joie de ma vie, l'unique consolation de ma vieillesse! ma fille à moi!... ma fille!... (Pendant ces derniers mots est entrée une jeune fille en toilette de bal. Elle ressemble trait pour trait à Suzanne Morlac. Elle sourit en regardant le comte qui parle tout seul, s'approche doucement et lui présente son front à baiser.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, MADELEINE.

MADELEINE.

Mon père!

LE COMTE, à lui-même.

Madeleine! auprès d'elle, j'oublie!... et je suis heureux!

MADELEINE, avec empressement.

Maintenant, il faut que je m'adresse à vous bien humblement, mon père... J'ai des torts envers vous!

LE COMTE.

Des torts?...

MADELEINE.

De très-grands! j'ai eu pour vous un secret.

LE COMTE.

Un secret?...

MADELEINE.

Il est vrai que je ne l'ai pas caché trop longtemps, car c'est d'hier seulement que je le sais moi-même.

LE COMTE.

D'hier?...

MADELEINE.

Ou du moins, que je suis bien sûre de le savoir...

LE COMTE.

Comment?... quelle est cette énigme?

MADELEINE.

Je m'en doutais bien un peu auparavant, du moins en ce qui me concernait... mais ce n'était pas assez; je devinais confusément, et cela me faisait à la fois plaisir et peine, ce qui se passait dans mon âme; mais enfin, je pouvais me tromper sur mes sentiments, et, surtout, j'ignorais les siens...

LE COMTE.

Les siens?...

MADELEINE.

Il ne m'avait rien dit, lui!...

LE COMTE.

Lui! Qui, lui?

MADELEINE.

Mais hier, hier enfin... il a osé rompre le silence... Je ne doute plus à présent. Je vous demande pardon d'avoir manqué de confiance envers vous pendant vingt-quatre heures, et je vais tout vous dire.

LE COMTE.

Parle donc! tu me fais mourir d'impatience.

MADELEINE.

Eh bien...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, puis LUCIEN.

ANTOINE, annonçant.

Monsieur Lucien de Villedieu.

MADELEINE, avec un petit cri de frayeur et d'émotion.

Ah!

LE COMTE.

Quoi donc?

MADELEINE

C'est lui!...

LE COMTE, avec un peu de frayeur.

Lui!...

LUCIEN, saluant tour à tour le comte et Madeleine.

Monsieur de Luzzy... Mademoiselle... J'ai voulu arriver le premier de tous, monsieur le comte, pour solliciter de votre bonté la faveur d'une entrevue...

MADELEINE, souriant.

Je suis de trop peut-être?...

LUCIEN, embarrassé, regardant tour à tour le père et la fille.

Mais... Mademoiselle...

MADELEINE.

C'est bien, je me souviens d'ailleurs que je n'ai pas encore surveillé, autant que je le devais, tous les préparatifs de la fête... je vous laisse... Au revoir, mon père... monsieur le vicomte...

LE COMTE.

Va, ma fille!

MADELEINE fait une grande révérence, marche vers le pavillon, et, s'arrêtant sur les degrés, se dit à elle-même

Je ne veux pas écouter, et cependant je voudrais bien entendre... (Elle disparaît.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LUCIEN.

LE COMTE, offrant un siége.

Monsieur...

LUCIEN.

Monsieur le comte, depuis trois mois bientôt, je suis accueilli par vous comme un ami, presque comme un fils... Oh! permettez-moi de ne pas retirer cette parole... songez que depuis que je me connais, ce nom de fils ne m'a été donné par personne.

LE COMTE, à part.

Orphelin! oui, orphelin par moi!

LUCIEN.

Aussi bien, monsieur le comte, c'est parce que vous saviez quel avait été l'isolement, l'abandon de ma jeunesse, c'est parce que vous aviez été l'ami le plus dévoué de mon père, c'est pour cela surtout que du premier jour où j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai inspiré quelque sympathie; je me rappelle qu'alors, en entendant prononcer par moi ce nom qui avait été si cher autrefois, ce nom de mon père, le vicomte Armand de Villedieu...

LE COMTE, à part.

Mon ennemi!.. ma victime!..

LUCIEN.

Je me rappelle qu'alors, je vous ai vu saisi d'une émotion profonde, pénible même, comme à présent encore... Puis vous m'avez tendu la main, vous l'avez serrée comme celle d'un fils, et vous m'avez promis l'appui paternel que je vous demandais, que je vous supplie de me garder toujours.

LE COMTE.

Toujours! (A part.) Je lui dois un protecteur, après l'avoir privé du sien.

LUCIEN.

Ah! Monsieur, vous m'inspirez toute confiance... et je ne tremble plus... Trouverez-vous étonnant qu'après avoir été si bien traité par vous, j'ose espérer encore davantage!.. comblé de vos bontés, que je veuille en être accablé, et que je songe enfin à vous voir prendre tout à fait au sérieux, comme je le prends moi-même, ce nom de fils que tout à l'heure je me suis donné. Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle votre fille.

LE COMTE, à part.

Le nommer mon fils!.. lui!.. dont j'ai tué le père!

LUCIEN.

Monsieur le comte, voyez ce que je souffre en attendant votre réponse?

LE COMTE, à lui-même.

Allons! Dieu le veut sans doute... oubli et réparation...

LUCIEN, suppliant.

Monsieur le comte?..

LE COMTE, haut, avec effort.

Vous avez dit vrai. Je vous avais donné mon amitié à première vue; je vous crois bon et loyal, et je vous répondrais sur-le-champ, s'il s'agissait d'une chose moins sérieuse pour moi que le bonheur de ce que j'ai de plus cher au monde, de ma fille. Pour cela, je demande à vous connaître mieux encore.. Si après un mois de délai...

LUCIEN.

Un mois!.. c'est un siècle!

LE COMTE.

Si dans un mois je suis encore dans les mêmes pensées, je vous autoriserai à faire votre demande à Madeleine elle-même. Ce n'est pas moi, c'est elle qui aura pouvoir de vous répondre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, qui vient de reparaître sur l'escalier du pavillon.

Je réponds dès à présent.

LE COMTE.

Ah! tu nous écoutais?

LUCIEN.

Mademoiselle!..

MADELEINE.

Si, dans un mois, mon père est encore dans les mêmes pensées, moi, je serai heureuse de lui obéir.

LUCIEN.

Merci! merci, Mademoiselle.

LE COMTE.

Mais tu n'y songes pas, Madeleine, tu l'engages dès à présent.

MADELEINE.

Sans doute.

LUCIEN.

Elle a raison.

LE COMTE.

Et cette connaissance intime, cet examen approfondi que je voulais faire du caractère... des qualités... qui sait?.. des défauts de ton prétendu.

MADELEINE.

Cet examen, faisons-le tout de suite.

LUCIEN.

C'est cela, tout de suite.

LE COMTE.

Mais...

MADELEINE.

Mais... mais... je le veux!

LE COMTE.

Ah! c'est différent!

MADELEINE.

Double confession.

LUCIEN.

Franchise absolue!

MADELEINE.

Vous connaîtrez mon âme.

LUCIEN.

Vous lirez dans mon cœur.

MADELEINE.

Je vous conterai toute ma vie.

LUCIEN.

Et moi, toute la mienne!

LE COMTE, souriant.

Devant moi!

MADELEINE.

Devant vous qui êtes mon père et qui devez remplacer le sien.

LE COMTE, à part.

Son père! toujours! toujours ce souvenir! (Il reste absorbé.)

MADELEINE.

Venez donc, venez donc, mon père. (Elle l'attire sur le banc du jardin.)

LE COMTE, se remettant.

Allons, parlez... parlez, mes enfants.

MADELEINE, gaiement avec beaucoup de volubilité à Lucien.

Ma vie est bien simple à moi, Monsieur. Du bonheur, du bonheur, et rien que du bonheur. Une seule affection, une seule, la meilleure de toutes... pour lui... (Elle montre le comte.) Pour lui qui fait tout ce que je veux, malgré son front sévère... qui a fait de moi la plus gâtée, la plus idolâtrée, la plus heureuse des filles! Aussi je l'aime! je l'aime! oh! je vous le jure, Monsieur, avant de vous avoir vu, dans ce cœur-là, il n'y avait de place que pour lui. (Elle embrasse son père.)

LE COMTE.

Chère enfant!

MADELEINE.

Voilà ma vie, Monsieur; voyons, confessez la vôtre... dites la vérité surtout... ou je ne vous le pardonnerai jamais!

LUCIEN.

Je vous la jure, à mon tour, Madeleine, vous n'avez rien à me pardonner.

MADELEINE.

Bien vrai?..

LUCIEN.

Bien vrai... et nos existences pourtant sont loin d'avoir été les mêmes... Depuis mon enfance, je suis seul... ma mère, la vicomtesse de Villedieu, est morte peu de jours après ma naissance.

MADELEINE.

Comme la mienne.

LE COMTE.

Tais-toi!

LUCIEN.

Mon père... plus malheureux encore...

MADELEINE.

Ah! oui... je me rappelle... On en parle souvent au château... le vicomte de Villedieu, par une nuit d'orage... englouti dans les flots de la Loire... (Mouvement des deux hommes.) Pardon! je vous afflige! et vous aussi, mon père... (A Lucien.) Ainsi, Monsieur, avant que vous eussiez la bonne pensée de venir à nous... vous n'aviez auprès de vous personne? pas un ami?..

LUCIEN.

Pas un ami, ni de près ni de loin..... Ah! pardon, Mademoiselle, je vous ai promis des aveux complets et sans réserve.

MADELEINE.

Eh bien?..

LUCIEN.

N'ayez pas peur! vous m'approuverez, j'en suis sûr. Une fois dans ma vie, avant de vous connaître, j'ai eu comme l'instinct des joies de la famille mon cœur a deviné ce que pouvait être la tendresse d'un frère,..

MADELEINE, avec joie.

D'un frère?..

LUCIEN.

Pour une sœur!

MADELEINE, moins satisfaite.

Une sœur, Monsieur, était-elle jeune?.. était-elle jolie?..

LUCIEN.

Elle était jeune, elle était jolie; mais j'en prends à témoin tout mon amour pour vous...

MADELEINE.

Enfin, quelle était-elle, cette femme?..

LUCIEN.

Mon Dieu! vous en avez sans doute entendu parler, monsieur le comte, la fermière de Til-Châtel... (Mouvement violent du comte.) vous savez, ce domaine qui touche presque le mien, enfin, Jeanne de Morlac!

LE COMTE, tressaillant.

Que dites-vous?..

MADELEINE, sans remarquer le trouble de son père, répétant.

Jeanne de Morlac! c'est la première fois...

LUCIEN, au comte.

La fille d'un homme qui a laissé dans le pays la plus sinistre réputation... c'est même pour cela que le jour, dont je vous ai parlé, j'ai pris la défense de la pauvre enfant!

MADELEINE ET LE COMTE.

Sa défense?..

LUCIEN.

C'était la fête du village de Saint-Claude... j'y étais venu par curiosité, par désœuvrement, que sais-je?... j'avais espéré me distraire de cet ennui invincible que je traînais partout après moi... et cependant, là comme ailleurs, isolé au milieu de la foule, je faisais tristement et sottement galerie, quand un grand bruit se fit entendre à l'entrée de la salle de bal. Jeanne venait de paraître, et la danse était interrompue.

MADELEINE.

Pourquoi?...

LUCIEN.

Toutes les jeunes filles se retiraient devant elle, et des hommes... non pas seulement de grossiers paysans, mais des gentilshommes qui étaient venus comme moi se mêler à cette fête, n'avaient pas honte d'insulter une jeune fille : « C'est Jeanne Morlac? criait-on; Jeanne, la fille du meurtrier! la fille du galérien! »

MADELEINE, avec effroi.

O mon Dieu!

LE COMTE, à part.

C'est moi qui lui ai fait cette destinée!..

LUCIEN.

« Qu'elle parte! disaient encore ces hommes impitoyables... qu'elle s'éloigne! qu'on la chasse du bal! qu'on la chasse! » Et l'un d'eux, plus furieux que les autres, allait porter la main sur elle... Elle poussa un cri de douleur et d'indignation qui me fit tressaillir... Je m'élançai vers cet homme, et, du regard bien plus que de la voix, je lui ordonnai de s'éloigner... puis, me retournant vers les gentilshommes : C'est une lâcheté d'insulter une femme, leur criai-je!... Vers les paysans : C'est une cruelle injustice, c'est une indignité de rejeter sur une pauvre enfant la faute de son père, quand cette faute a fait d'elle une orpheline. Avant d'oser lui adresser un seul reproche, parlons de ce qu'elle a fait elle-même : le bien, toujours le bien! Si quelqu'un l'ignore ici, tout le monde le sait à la ferme qu'elle habite!.. Allez le demander aux pauvres de son village... leurs bénédictions vous répondront pour elle... et jusqu'à ce que leurs voix se soient fait entendre, moi, j'élève la mienne... Moi, Lucien de Villedieu, je la supplie de ne pas quitter ce bal, je la supplie d'accepter mon bras... En s'appuyant sur moi, elle est à l'abri de tous les outrages!..

LE COMTE, très-vivement.

C'est bien, c'est très-bien, mon ami, et je vous sais gré de tout ce que vous avez fait pour cette malheureuse jeune fille.

MADELEINE.

Et moi aussi, je vous en sais gré... En vous écoutant, je tremblais pour elle. Et comment a fini cette fête du village de Saint-Claude?..

LUCIEN.

Le mieux du monde. A ma voix, tout était changé... on s'inclinait devant la jeune fermière; après moi, nobles et paysans, tous briguèrent l'honneur d'être ses cavaliers. Celle qu'on avait voulu chasser du bal en était devenue la reine.

MADELEINE.

Grâce à vous, Monsieur.

LE COMTE.

Mais depuis?..

LUCIEN.

Depuis, je l'ai saluée deux ou trois fois.

MADELEINE.

Et voilà tout?..

LUCIEN.

Voilà tout.

MADELEINE.

Et vous dites que vous éprouvez pour elle une affection...?

LUCIEN.

Mon Dieu, bien étrange, sans doute... mais je vous le répète, Mademoiselle, si le ciel m'avait fait la grâce de me donner une sœur... c'est ainsi que je l'aurais aimée, c'est ainsi que je l'aurais défendue.

LE COMTE, à part.

Le destin est plus fort que nous tous!.. c'est un frère en effet qui revient à sa sœur! c'est un frère qui a pris sa défense. (Bruit à l'extérieur.) Qu'est-ce que cela?

ANTOINE, au dehors.

Tenez-le bien, tenez-le bien.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NICAISE, arrêté par plusieurs domestiques, tenant un lièvre à la main; le vieil ANTOINE est à la tête des domestiques.

NICAISE.

Mais non, je ne suis pas un braconnier.

ANTOINE, très en colère, à Nicaise.

Comment, bandit!.. tu oses soutenir. . quand je viens de t'arrêter dans le parc, le fusil à la main?

NICAISE.

Je ne dis pas..

ANTOINE.

Et ce lièvre à qui tu viens de casser la tête?

NICAISE.

Je ne dis pas... les apparences sont contre moi... mais c'est égal, je ne suis pas un braconnier.

LE COMTE, s'avançant.

Qu'est-ce que tu es donc?

NICAISE, saluant et avec dignité.

Je suis un chasseur... un chasseur égaré sur les terres d'autrui, voilà tout... On peut se tromper de chemin, n'est-ce pas, Monseigneur? mais je proteste...

ANTOINE.

C'est bon, nous verrons si monsieur le comte veut bien entendre tes protestations! provisoirement je confisque ton fusil, j'empoigne ton lièvre, et je vais les mettre en lieu sûr.

NICAISE.

Mon fusil... mon lièvre... confisqués!..

ANTOINE.

Arrange-toi pour le reste avec Monseigneur... et estime-toi bien heureux si tu n'es pas pendu. (Il sort emportant le fusil et le lièvre.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISE.

NICAISE, répétant le mot avec frayeur.

Pendu!..

MADELEINE.

Pour un lièvre?

LE COMTE.

La loi existe toujours...

MADELEINE.

La loi! mais avec vous je suis bien sûre...

LUCIEN, à lui-même.

Où donc ai-je vu ce pauvre diable!

LOUISE, accourant.

Monsieur le comte... monsieur le comte... il y a là quelqu'un qui demande instamment à vous parler.

LE COMTE.

Un de mes invités?..

LOUISE.

Non, Monseigneur, une jeune fille... une paysanne... la fermière de Til-Châtel.

LE COMTE.

O ciel!

LUCIEN ET MADELEINE.

Jeanne!..

NICAISE, s'écriant.

Mademoiselle Jeanne!.. ma bonne maîtresse! ah! j'ai moins peur alors... elle va parler pour moi!

LOUISE.

Monseigneur, la recevrez-vous?..

LE COMTE.

Oui, oui, sur-le-champ, qu'elle vienne!

MADELEINE.

Après le récit que vous m'avez fait, monsieur Lucien, je suis bien aise de la voir!

NICAISE.

Et moi donc!..

LE COMTE, à part.

Et moi, je tremble!.. et je n'ose pas la regarder. (Pendant ces derniers mots est entrée au fond, introduite par Louise, une jeune paysanne ressemblant trait pour trait à la comtesse Blanche de Luzy de Pralogne. Elle s'avance lentement, tremblante, et sans oser lever les yeux vers le comte que Louise vient de lui désigner. Cette paysanne, c'est celle qui porte le nom de Jeanne Morlon.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEANNE.

MADELEINE, bas à Lucien.

Vous aviez raison! elle est jolie!..

NICAISE.

Je crois bien, qu'elle est jolie!

JEANNE, arrivée au milieu du théâtre et baissant toujours les yeux.

Monsieur le comte!

LE COMTE, poussant un cri étouffé.

Ah!..

JEANNE.

Pardonnez à une pauvre fille...

LE COMTE, à lui-même.

Sa voix!.. celle de sa mère!..

JEANNE, poursuivant avec beaucoup d'émotion la phrase qu'elle a commencée.

La démarche que, sans avoir l'honneur de vous connaître, elle ose faire auprès de vous. . Je vous en prie, ne refusez pas de jeter sur moi un regard de bonté et de clémence.

LE COMTE, de plus en plus ému, et flottant par se tourner vers elle.

Mademoiselle... (A lui-même.) Ces traits! ô mon Dieu! c'est elle!.. c'est elle-même! c'est Blanche!..

JEANNE, regardant Nicaise, et s'adressant toujours au comte.

Un de mes bons serviteurs, de mes amis, a commis une grande faute... Nous étions sortis ensemble du domaine de Til-Châtel... il s'est laissé entraîner plus loin que je ne le voulais, et sans doute qu'il ne le voulait lui-même...

NICAISE.

L'ardeur de la chasse...

JEANNE.

Je lui criais vainement qu'il venait de mettre le pied sur les terres... il ne m'entendait plus!

NICAISE.

Fatale ardeur!

JEANNE.

Je sais que vous avez contre lui des droits terribles, et que les lois sont bien sévères pour les braconniers .. mais il dépend de vous de ne pas les invoquer, monsieur le comte; vous êtes ici comme le roi du pays, et les rois ont toujours le droit de faire grâce... Oh! celui-là, c'est le plus beau de tous les vôtres, et vous en userez pour lui, n'est-ce pas?.. je vous le demande à genoux, Monseigneur!..

LE COMTE.

A genoux! à genoux! devant moi! (A part.) Comme sa mère, il y a dix-huit ans! (Haut en tendant les bras à Jeanne.) Relève-toi!.. relevez-vous, Mademoiselle! est-ce que je puis rien vous refuser?

JEANNE.

Monseigneur!

MADELEINE.

A la bonne heure je le savais bien, moi!

LUCIEN.

Et moi aussi!

JEANNE, frappée de la voix de M. de Villedieu, et se retournant vers lui.

Monsieur de Villedieu! vous ici!

LUCIEN.

Oui, Jeanne, et, s'il l'avait fallu, j'aurais encore été là pour vous défendre.

NICAISE.

Ah çà!.. est-ce que je comprends bien ce qui se passe?.. je suis sauvé!.. je ne serai pas pendu!.. (Des domestiques sont entrés en scène et attendent les ordres du comte.)

LE COMTE, souriant.

Qu'on ait pour lui les plus grands égards... je suppose qu'il doit avoir une soif...

NICAISE.

De braconnier!..

LE COMTE.

Non, de chasseur!

NICAISE.

Ce n'est pas la chasse qui m'a le plus altéré... c'est la peur!.. et mon fusil?..

LE COMTE.

Il est à toi!..

NICAISE.

Et le lièvre?

LE COMTE.

A toi aussi.

NICAISE.

Vive Monseigneur! merci, ma bonne maîtresse! (Il sort; aux domestiques.) Qu'on ait pour moi les plus grands égards!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, hors NICAISE, LES INVITÉS.

JEANNE.

Bon Nicaise! (A part, regardant Lucien.) Monsieur de Villedieu!.. il semble que mon bon ange le ramène toujours auprès de moi. (On sonne. — Bruit de voitures à l'extérieur.)

MADELEINE.

Nos invités!.. enfin...

LOUISE.

Ils arrivent de toutes parts... et les joueurs de violon... tous à la fois!.. Ah! Mademoiselle, que c'est amusant, un bal!..

JEANNE.

Un bal!.. je me retire.

MADELEINE.

Non pas!.. vous resterez, n'est-ce pas, mon père?..

LE COMTE.

Comment?..

MADELEINE.

Il le faut! je le veux!.. il y a des voix et des figures qui parviennent en un instant à séduire tout le monde: à la fête de Saint-Claude, M. de Villedieu est devenu bien vite pour vous le plus zélé des partisans; tout à l'heure, vous avez ému, attendri mon père... et moi-même, j'ai senti en vous regardant... Tenez, mademoiselle Jeanne, voulez-vous être mon amie?..

JEANNE.

Mais, Mademoiselle...

MADELEINE.

Vous refusez?..

JEANNE.

Oh! non, vous me paraissez si bonne, et vous me le demandez de si bon cœur, Mademoiselle...

MADELEINE.

Madeleine.

JEANNE.

Mademoiselle Madeleine, j'accepte. (Elles se serrent les mains.)

MADELEINE, se retournant vers son père.

Voyez-vous, mon père, elle est de la maison!

LE COMTE, à part.

Elle y rentre! (Pendant ce temps, les invités sont arrivés de tous côtés. Le comte va au-devant d'eux avec Lucien, et Madeleine va les suivre. Jeanne la retient du regard.)

JEANNE.

Mais pour ce bal... ce costume!

MADELEINE.

Attendez... ce sera bientôt fait... nous avons quelque chose de trop toutes les deux... vous, cette mante... (Elle la lui ôte de dessus les épaules.) et moi, cette parure... (Elle ôte ses bijoux et les remet à Louise, ainsi que la mante villageoise de Jeanne, qui se trouve en robe moins riche que celle de Madeleine, mais à peu près semblable par la forme et par la couleur. Madeleine prend aussi son bouquet et en donne la moitié à Jeanne.) Là! comme cela, nous sommes presque pareilles... Attendez! je vais vous envoyer des cavaliers.

JEANNE.

O la charmante jeune fille! et comme je sens que je vais l'aimer!.. (Madeleine a rejoint son père; tous les invités sont en scène, et l'orchestre joue le prélude d'un menuet. Les invitations sont faites. Lucien est auprès de Madeleine. Jeanne, seule, demeure isolée de l'autre côté du théâtre.)

MADELEINE, la regardant.

Le menuet!.. tout le monde est en place, et je lui avais promis...

LUCIEN.

Ma chère Madeleine, depuis hier, j'ai votre parole.

MADELEINE, bas.

Je vous la rends. Faites comme à Saint-Claude... (Montrant Jeanne.) Invitez-la... pour encourager les autres!

LUCIEN.

Mais vous?..

MADELEINE.

Moi!.. Allez toujours, vous me reviendrez bientôt!

LUCIEN.

Sur-le-champ! (Il s'avance vers Jeanne.) Mademoiselle, obtiendrai-je de vous la faveur..?

JEANNE, à elle-même, en lui tendant la main.

Ah! lui! toujours lui!.. (Ici commence le menuet très-sérieusement et très-élégamment exécuté par tous les personnages, notamment par Jeanne et Lucien. A son tour, Madeleine est demeurée seule sur le devant de la scène, son père s'en aperçoit et vient à elle.)

LE COMTE.

Eh bien! Madeleine, tu n'as pas de cavalier?..

MADELEINE.

J'ai cédé le mien!..

LE COMTE.

Comment feras-tu?

MADELEINE.

Ah!.. (Elle pousse un petit cri en apercevant Nicaise qui vient de rentrer furtivement et s'arrête en extase devant Jeanne qui danse.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, NICAISE.

LE COMTE, à Madeleine.

Quoi donc?..

MADELEINE.

Mon danseur! le voilà! (elle montre Nicaise.)

LE COMTE.

Plaît-il?..

NICAISE, admirant Jeanne.

Est-elle gentille!.. est-elle gentille!..

MADELEINE, lui touchant légèrement l'épaule.

Monsieur?..

NICAISE.

Ma belle demoiselle?..

MADELEINE.

Dansez-vous le menuet?

NICAISE.

Le minet? pas du tout!

MADELEINE.

Je vous l'apprendrai!

NICAISE.

Bah! à moi!.. vous... Mam'selle?

MADELEINE, s'adressant à la fois à Nicaise et à son père.

Je le veux!

NICAISE.

J'obéis!

LE COMTE, riant.

Elle est folle!..

NICAISE, cherchant à imiter les autres danseurs.

Dame! si je ne peux pas le danser, le minet... je le sauterai, Mam'selle. (Il danse avec Madeleine formant ainsi une contre-partie comique à la danse de Lucien et de Jeanne. Le menuet est terminé, les cavaliers conduisent les dames à leurs places et se saluent. Des domestiques entrent et font circuler des rafraîchissements. Antoine vient servir sur le devant de la scène.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANTOINE, DOMESTIQUES.

ANTOINE, après avoir offert à quelques dames, se trouve auprès de Nicaise, qui prend un verre.

Insolent! (Il veut lui reprendre le verre, le comte lui fait signe de le laisser.) Moi! servir cet affreux braconnier! quelle humiliation! (Il se retourne et aperçoit Jeanne, pousse un grand cri et manque de renverser le plateau qu'il tient à la main.)

NICAISE, soutenant le plateau, et buvant un second verre.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce vieux-là?..

ANTOINE.

Monsieur le comte! monsieur le comte!

LE COMTE.

Eh bien?..

ANTOINE.

Comme elle ressemble...

LE COMTE.

Tais-toi!.. tais-toi!.. (Ce mouvement est inaperçu des autres personnages. L'orchestre joue le prélude d'une romance ; on se remet en place, la toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Une clairière dans les bois voisins du château de Luzzy et de la ferme de Jeanne Morlac. — A gauche, une pyramide de fagots.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BRIGADIER et un SOLDAT, puis DEUX AUTRES SOLDATS DE LA MARÉCHAUSSÉE.

LE BRIGADIER, se promenant de long en large, et consultant par moments un papier qu'il tient à la main.

Il est impossible que ce gredin-là nous échappe...

LE SOLDAT.

On l'a vu dans le pays, la chose est positive...

LE BRIGADIER.

Son signalement est trop exact pour qu'il puisse espérer se cacher longtemps... (Lisant.) « Jacques de Morlac, galérien évadé, condamné à perpétuité, il y a dix-huit ans, pour assassinat commis sur la personne de sa femme, le 20 septembre 1764; âgé de cinquante-cinq ans... taille : cinq pieds trois pouces... cheveux grisonnants, légèrement crépus, coupés court... nez aquilin, regard dur et pénétrant... Cinq cents livres de récompense à qui le réintégrera au bagne de Brest... »

LE SOLDAT.

La somme n'est pas à dédaigner...

LE BRIGADIER.

Ah! voici mes hommes qui reviennent... (A deux soldats de la maréchaussée qui arrivent par différents côtés.) Eh bien?

L'UN DES HOMMES.

Rien, brigadier.

LE BRIGADIER.

Comment, rien?..

LE SOLDAT.

Nous avons battu le bois dans tous les sens... nous avons fouillé les taillis, nous avons questionné les bûcherons et les charbonniers, et nous n'avons rien découvert...

LE BRIGADIER.

Diable! j'espérais mieux... enfin, demain, sans doute, la chance sera meilleure... remettons-nous en chemin... la nuit est proche, et il faut qu'au point du jour nous recommencions nos battues... songez qu'il y a cinq cents livres à partager!..

LE SOLDAT.

Soyez tranquille, brigadier, nous ferons notre devoir.

LE BRIGADIER.

Allons camarades... en route, en route. (Ils sortent. Au moment où ils viennent de disparaître, un des fagots formant la pile se déplace doucement... la tête de Morlac apparaît... Ce dernier écoute pendant un instant.. Quand les pas des hommes de la maréchaussée ont cessé de se faire entendre, il achève d'écarter les fagots et il apparaît tout entier.)

SCÈNE II

MORLAC, seul.

Encore une fois je leur échappe... encore une fois je suis sauvé!.. Mais, libre aujourd'hui, demain peut-être je serai repris... et je traînerai de nouveau le boulet des galères! (Il s'assied sur les fagots.) Aller reprendre ma chaîne sans avoir tenu la promesse que j'ai faite à M. le comte de Luzzy, il y a dix-huit ans! quitter ce pays, sans lui avoir rendu enfin au centuple tout le mal qu'il m'a fait!.. Ah! mieux vaudrait cent fois mourir!.. Mais comment apprendre ce qui s'est passé pendant ma longue absence?.. Mon signalement est donné dans les campagnes... je n'ose m'adresser à personne... je n'ose même acheter du pain pour apaiser la faim qui me dévore.... ni mendier une botte de paille pour reposer mes membres brisés de fatigue... et, cependant, il me faut la force de marcher jusqu'au bout... Il me faut la force d'aller jusqu'à mon noble parent, et de lui dire : Me voilà!.. (Il se lève. — Silence.) Eh bien! si mon corps est épuisé, mon âme a toute son énergie ; si mes membres sont faibles, ma volonté est forte!.. Le château de Luzzy est là-bas... dussé-je me traîner sur les mains et sur les genoux, j'arriverai... (Il fait quelques pas et chancelle.) Pauvre fou que je suis! est-ce qu'on lutte contre la faim?.. Est-ce qu'on lutte contre l'épuisement?.. Je suis vaincu! j'ai subi, pendant de longues années, les tortures de la captivité, parce que j'attendais toujours l'heure de la vengeance... l'heure est arrivée et la vengeance m'échappe... Ah! misérable! misérable que je suis!... (On entend dans le lointain la voix de Nicaise chanter.)

Air nouveau de M. ASTER.

NICAISE.

Il est une bergère,
Qui va
Le soir sur la fougère,
Lon la!
Prenez garde, ma chère,
Oh! la!
La lune est bien claire,
Lon la!

(Morlac s'est laissé retomber sur les fagots.)

MORLAC.

Quelqu'un vient... faut-il me cacher encore?.. A quoi bon! je suis las de la vie... j'attendrai! (Il retombe épuisé.)

SCÈNE III.

MORLAC, NICAISE.

NICAISE, entrant et chantant sans voir Morlac.

Il est une meunière
Là-bas...
Accorte et point fière,
Lon la!
On dit son cœur de pierre
Ah! bah!
Moi, je ne le crois guère,
Lon la!

(Morlac s'est retiré à quelques pas.)

NICAISE, un sac sur l'épaule.

Sapristi! qu'il fait chaud!... reposons-nous un brin... cassons une croûte... (Il s'assied, tire ses provisions de son bissac et se met à souper.)

MORLAC.

Est-il heureux celui-là!.. Oh! je n'y tiens plus! Il ne sera pas dit que je me laisserai mourir de faim et de soif, tandis qu'à deux pas de moi... (Il fait deux pas vers lui.) Hé! paysan?

NICAISE, effrayé.

Hein!... quoi!... qu'est-ce?... qu'y a-t-il?...

MORLAC.

N'ayez pas peur, je suis un voyageur égaré...

NICAISE.

J'ons peur de personne!...

MORLAC.

A la bonne heure!...

NICAISE, à part.

C'est égal, je voudrais être loin. (Haut.) Et dites-moi, mon brave homme, qu'est-ce que vous faites donc là, comme ça?

MORLAC, regardant toujours avec envie les provisions.

Je fais ce que je veux... J'imagine que, dans ce pays-ci, on est le maître de se reposer?...

NICAISE.

Certainement... certainement... (A lui-même.) Ah! le vilain particulier! filons!... (Il prend son sac.)

MORLAC.

Un moment donc!

NICAISE.

Est-ce que vous me voulez quelque chose?...

MORLAC.

C'est du vin... ou de l'eau-de-vie, sans doute, que vous avez dans votre gourde?

NICAISE.

C'est de l'eau-de-vie.

MORLAC.

Pourrait-on en avoir quelques gouttes, en payant, bien entendu?...

NICAISE.

Je vous en donnerai, ma foi, une gorgée tout entière avec un bon lopin de pain bis, si ça vous va... et sans payer... (Il lui passe la gourde.)

MORLAC.

Merci! (Il boit longuement et mange avec avidité.)

NICAISE, à lui-même.

Ah!... cristi!... comme il y va! Allons! tout y passera... Il a la pépie, le vieux, pour sûr!...

MORLAC.

Ah! ça fait du bien, l'eau-de-vie! ça m'a soulagé!

NICAISE, reprenant la gourde.

Et ma gourde aussi, ça l'a soulagée... ça n'est pas son poids qui me fatiguera à cette heure...

MORLAC.

Voilà mes forces revenues ..

NICAISE.

Allons, tant mieux... bonsoir, l'homme!... allons, tant mieux!.. (Il fait quelques pas.)

MORLAC.

Encore un mot...

NICAISE.

Dépêchez-vous... v'là la nuit qui vient, et j'ai encore pas mal de chemin à faire...

MORLAC.

Je suis déjà venu dans ce pays... mais il y a bien longtemps... et mes souvenirs me servent mal... Où est situé le village de Luzzy?

NICAISE.

Là-bas, sur notre droite, à une petite lieue.

MORLAC.

Le maître du château vit-il encore?

NICAISE.

Le comte de Luzzy?... Certainement.

MORLAC.

Il doit être bien vieux?...

NICAISE.

Mais non, mais non... pas beaucoup plus de cinquante ans... C'est un homme bien conservé...

MORLAC.

Et sa femme?

NICAISE.

Sa femme, elle est morte! et c'est même de là qu'il est veuf.

MORLAC.

A-t-il des enfants?

NICAISE.

Oui, une fille... mam'selle Madeleine!

MORLAC.

Une fille!... et l'aime-t-il cette fille?...

NICAISE.

Quelle drôle de question vous me faites donc là, mon brave homme!

MORLAC.

Enfin, répondez-y.

NICAISE.

S'il l'aime!... est-ce qu'un père... Mais oui, pardieu, il l'aime... et à l'adoration, encore!

MORLAC, à part, avec surprise.

La fille de sa femme et du vicomte Armand de Villedieu... il l'aime!

NICAISE, qui a entendu le dernier mot.

Eh bien! oui, il l'aime; ça vous étonne?...

MORLAC, ironiquement.

Pourquoi?... C'est si naturel qu'un père aime sa fille!

NICAISE.

Est-ce que vous avez connu quelqu'un au château?...

MORLAC.

Oui.

NICAISE.

Qui donc?

MORLAC.

Un parent éloigné du comte de Luzzy, et je suis revenu dans ce pays tout exprès pour le revoir...

NICAISE.

Comment s'appelait-il ce parent?

MORLAC.

Le chevalier de Morlac.

NICAISE, faisant la grimace.

Ah!

MORLAC.

Eh bien?...

NICAISE.

Un vilain homme, dont vous me parlez là... il a tué sa femme, et, si vous voulez le revoir, vous le trouverez...

MORLAC.

Où ça?

NICAISE.

Aux galères, si le cœur vous en dit.

MORLAC.

Non... mais sa femme n'a-t-elle pas laissé... une fille?..

NICAISE.

Oui, pardieu! et une belle et bonne fille encore!... qui ne ressemble pas à son père, allez...

MORLAC, après avoir retenu un mouvement de colère.

Que fait-elle?...

NICAISE.

Elle vit de ses rentes... elle est riche.

MORLAC

Son père était pauvre... comment est-elle riche?...

NICAISE.

Je sais bien que ça n'est pas naturel... mais c'est comme ça... Elle ne sait pas au juste d'où lui vient sa fortune... mais tous les notaires, tous les gens de loi ont passé par là, et sa fortune est bien à elle .. à preuve qu'elle est propriétaire de la ferme et du domaine de Til-Châtel .. à deux petites lieues d'ici... à preuve encore qu'elle y fait du bien à tout le monde, à commencer par moi .. à preuve enfin que moi, qui vous parle, Nicaise Balulot, je suis son premier garçon de ferme, son *majordon*... et son *factonton* pour vous servir.

MORLAC, à part.

Riche!.. il l'a faite riche!.. la fille de Suzanne!.. cela devait être...

NICAISE.

Vous dites?..

MORLAC.

Je dis que je ne serais pas fâché de la connaître, cette jeune fille qui fait du bien à tout le monde... et si vous ne refusez pas...

NICAISE.

De vous y conduire?.. Ça va... Venez avec moi jusqu'à Til-Châtel... l'asile des pauvres... la maison du bon Dieu!.. je prends sur moi de vous promettre une bonne soupe aux choux dans la grande salle... une bonne litière de foin tout neuf dans la grange... et ça ne vous coûtera pas un sou...

MORLAC.

Partons-nous?..

NICAISE.

Tout de suite.

MORLAC, à part.

Allons donc à Til-Châtel d'abord, et bientôt au château de Luzzy!.. Un jour arrive où tous les comptes se règlent... (Haut à Nicaise.) En avant!

NICAISE.

En route! (Ils sortent ensemble. — Le décor change.)

SEPTIÈME TABLEAU.

La grande salle de la ferme de Jeanne Morlac, à Til-Châtel. — A gauche du public une grande cheminée de campagne; sous le manteau de cette cheminée un grand fauteuil rustique, dans lequel est assis, tournant le dos au public, un homme à cheveux blancs, étrangement et pauvrement vêtu. — Tiennette achève de mettre le couvert d'une grande table placée au milieu du théâtre.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

TIENNETTE, L'IDIOT.

TIENNETTE.

La!.. v'là qui s'avance... la table sera bientôt prête pour le repas des pauvres... Mais à propos de pauvres, et le meilleur de tous... l'idiot... où est-il donc?.. Ah! comme toujours, au coin du feu!.. dans son grand fauteuil!.. Il ne le quitte guère tant que mam'selle Jeanne n'est pas là... Pauvre homme!.. auprès d'elle il est heureux dans sa folie... (Allant à lui et lui parlant tout doucement.) Monsieur!.. Monsieur!.. regardez-moi, levez-vous... (Elle a détourné son fauteuil vers le public; à sa voix il s'est levé machinalement.) J' vais mettre votre fauteuil devant la table à votre place... (Le rôle du fou doit être joué par l'acteur qui a joué Armand de Villedieu... mais ses traits, tant par les années que par la folie, ont dû devenir aussi méconnaissables que possible.)

L'IDIOT.

Ma place... ici... toujours ici... près d'elle... près de Blanche... (Il reprend son fauteuil, et le replace sous le manteau de la cheminée.)

TIENNETTE.

Blanche!.. Il veut absolument que not' demoiselle s'appelle Blanche... au lieu de Jeanne... Après ça... un nom ou un autre!..

L'IDIOT, après avoir regardé autour de lui, dit d'un air mystérieux.

Je reviendrai... je reviendrai. (Il sort au fond.)

TIENNETTE.

Tiens! y s'en va!.. (On entend dans la coulisse un grand bruit de vaisselle cassée... puis la voix de Nicaise.)

NICAISE, dans la coulisse.

Oh! la, la!

SCÈNE II.

LES MÊMES, NICAISE.

TIENNETTE.

Qu'est-ce que vous cassez donc là, monsieur Nicaise?

NICAISE, entrant en scène avec des fragments d'assiettes dans les mains.

J' vas vous dire... c'est un accident qui m'est arrivé... je me livrais à mes pensées avec de la vaisselle sur les bras... et la faïence, voyez-vous, c'est comme les femmes de votre sexe, ma Tiennette... ça se détériore en tombant, vu que c'est fragile!

TIENNETTE.

Maladroit!

NICAISE.

Heureusement encore que je n'en tenais qu'une douzaine... Ça vous a-t-il fait un beau soleil sur le plancher! . dire qu'il y a tant de morceaux que ça dans une douzaine d'assiettes!

TIENNETTE.

Voyons! ne touchez plus à la vaisselle... mettez le couvert.

NICAISE.

Oui... je vas vous aider... à mettre le couvert. Dieu de Dieu!.. j' s'rai-t'y heureux dans mon ménage! n'est-ce pas, Tiennette?.. d'abord, j' mettrai toujours le couvert... parce que la vaisselle, ça me connait.

TIENNETTE.

Ah bien! elle a une jolie connaissance!.. La! v'là que c'est fait... les pauvres peuvent arriver quand ils voudront.

NICAISE.

Fameux!.. j'en ai ramené un avec moi, je lui ai dit d'attendre son tour...

TIENNETTE.

Un bon pauvre?

NICAISE.

Eh! eh!.. dame!.. au premier moment, il m'a fait peur!

TIENNETTE.

Peur? fi! que c'est vilain de se défier comme ça des pauvres gens!... car il est pauvre, n'est-ce pas?...

NICAISE.

Je vous dis un mendiant... ça ne roule pas sur l'or...

TIENNETTE.

Il est fatigué?.. il a faim?...

NICAISE.

Et soif donc!...

TIENNETTE.

Alors, qu'il soit le bienvenu... Mam'selle n'en demande pas davantage... En attendant le souper .. chantez-moi un peu, pour voir, la chanson que vous apprenez à notre bonne maîtresse...

NICAISE.

La chanson du pays de Bretagne, d'où que je l'ai rapportée quand j'étais colporteur? Est-ce que vous voulez aussi que je vous l'apprisse, mam'selle Tiennette?...

TIENNETTE.

Comment, que je vous l'apprisse!... Je la sais mieux que vous, votre chanson!...

NICAISE.

Faites bien attention qu'on doit chanter ça d'une voix douce... tout tendrement... tout tendrement... c'est comme qui dirait d'un pigeon qui roucoule à l'encontre de sa pigeonne.

TIENNETTE, riant.

Et c'est moi la pigeonne?..

NICAISE.

Et c'est moi le pigeon, le vrai pigeon, le tendre pigeon de ma pigeonne! (Il roucoule comme font les pigeons.)

TIENNETTE, riant.

Ah! ah! ah! êtes-vous drôle comme ça!...

NICAISE.

Ah! oui, qu'elles sont bien drôles, allez, ces petites volailles! je les observe avec envie sur les toits de la ferme et près de la mare aux canards... et je vous propose de nous donner des petits coups de bec, à leur instar, ma Tiennette...

TIENNETTE, riant

A bas les pattes... m'sieu mon pigeon... et à la chanson!..

NICAISE.

J'ouvre l'oreille... premier couplet.

TIENNETTE.

PREMIER COUPLET.

Air nouveau de M. ARTUS *.

Dépêchons-nous, ma mignonne,
Bien vit' passe le printemps.
Après l'été vient l'automne,
Et plus tard on n'a plus l' temps.
C'est l' printemps qui nous attire,
Dépêchons-nous, j' veux te dire
Quelqu' chos' qui l' fera sourire :
Quoi qu'en disent les coucous,
Digue, digue, digue, digue, doux, } 4 fois.
L'amour est doux.

(L'orchestre doit imiter le chant du coucou. — Tiennette et Nicaise reprennent en chœur le refrain.)

Quoi qu'en disent les coucous, etc.

NICAISE.

Ah! tout de même, vous avez bien retenu l'air, ma Tiennette!..

TIENNETTE.

Que oui... je continue, mon Nicaise!

NICAISE, avec joie.

Son Nicaise! Tant plus l'on va et tant plus c'est beau! second couplet?

TIENNETTE, chantant.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand l' printemps revient sur terre,
Quand les pommiers sont en fleurs,
Quand les champs et la bruyère
Sont pleins de bonnes odeurs,
Les beaux gars et les fillettes,
Les sages et les coquettes,
Ne pensent qu'aux amourettes.
Quoi qu'en disent les coucous,
Digue, digue, digue, digue, doux,
L'amour est doux.

ENSEMBLE.

Quoi qu'en disent les coucous, etc.
(Ils dansent sur le refrain.)

TIENNETTE, chantant.

TROISIÈME COUPLET.

Sur les prés verts, l'alouette
En volant chante : Aimons-nous!
Sur les grèves, la mouette
S'envole à son rendez-vous.
Et nous, comme l'hirondelle,
Comme aussi la tourterelle...

NICAISE.

Nous répèterons, ma belle...

ENSEMBLE.

Quoi qu'en disent les coucous, etc.
(Danse.)

NICAISE.

Ah oui! ma Tiennette... ah oui!.. ah oui!.. l'amour est doux!.. (Il l'embrasse.)

TIENNETTE.

Finissez donc! devant Mam'selle.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entrant en scène par le fond, très-gaiement.

Pardonne-lui, Tiennette! je lui pardonne aussi, moi!... je suis si heureuse!

TIENNETTE.

Heureuse!

JEANNE.

Je ne me trompe pas beaucoup, n'est-ce pas, mes amis, en croyant que vous vous aimez un peu?

NICAISE.

Ah! non, Mam'selle... ah! non! quant à moi, je ne l'aime pas un peu, je l'idole!..

JEANNE.

Et toi, Tiennette?

TIENNETTE, baissant les yeux.

Dame! Mam'selle... c'est un bon et brave garçon, je crois, que Nicaise...

JEANNE.

Enfin, quand il te parle mariage, que réponds-tu?..

TIENNETTE.

Je ne dis pas oui tout de suite... mais au fond...

NICAISE.

Ah!.. oui, Mam'selle... c'est au fond qu'il faut voir... si elle ne dit pas oui... c'est pour la frime... au fond ça y est.

* Ces couplets peuvent être chantés également par Nicaise.

JEANNE.

Quand tu te marieras, Tiennette, tes parents qui sont à leur aise ne te donneront-ils pas une petite dot?

TIENNETTE.

Oh! si fait, bien... Mam'selle...

JEANNE.

Combien ?

TIENNETTE.

Quinze cents livres.

JEANNE.

Eh bien? moi, je double ces quinze cents livres... épouse Nicaise quand tu voudras.

NICAISE, avec transport, tandis que Tiennette embrasse les mains de Jeanne.

Oh! mam'selle Jeanne! mam'selle Jeanne! ça serait un fier gredin que celui qui ne se jetterait pas pour vous au feu et à l'eau!.. et je ne suis point ce gredin-là!.. (A part.) Est-elle bonne! La v'là qui met en ordre la petite pharmacie pour les pauvres gens du village! (Jeanne, en effet, ouvre une armoire qui contient des drogues et des fioles de toutes sortes.)

TIENNETTE.

Ah! mais, dites donc, Mam'selle, si je me marie avec Nicaise, ça ne vous empêchera pas de me garder à votre service, comme fille de chambre, n'est-ce pas?..

JEANNE.

Non, mon enfant... Pourquoi me demandes-tu cela?

TIENNETTE.

Parce que je vous aime encore bien mieux que je n'aime Nicaise, allez! et que, s'il me fallait choisir de rester avec vous sans l'épouser, ou de l'épouser en vous quittant, le pauvre garçon serait bien sûr de son affaire! je le planterais là, tout bonnement!

JEANNE, embrassant Tiennette.

Chère enfant!

NICAISE, attendri.

Ah! c'est bien, ma Tiennette! c'est joliment bien, ce que vous venez de dire!.. Voyez-vous, de voir que vous aimez mieux que moi not' demoiselle, je vous en aime cinquante fois plus!

JEANNE, tendant la main à Nicaise.

Brave garçon!

NICAISE, avec exaltation.

Nous ne sommes que de pauvres serviteurs, notre demoiselle, et nous ne pouvons rien faire pour vous.. rien que de vous aimer à deux genoux... Mais le bon Dieu est bon.. c'est lui qui vous payera nos dettes... tout le bonheur que nous vous souhaitons, c'est lui qui vous le donnera!

JEANNE.

Dieu vous a exaucés déjà, mes amis... je veux que vous sachiez tout... je veux que vous partagiez ma joie et mes espérances!.. Vous savez ma vie passée aussi bien que moi-même. En sortant du couvent, à seize ans, je me suis trouvée à la tête d'une fortune considérable, dont j'ignore la source comme tout le monde, et maîtresse de ce joli domaine de Til-Châtel, moitié ferme et moitié château... Je ne rêvai d'abord d'autre bonheur que la liberté... je m'enivrai d'air pur... je me fis chasseresse et cavalière... je courus la campagne toute seule, le fusil sur l'épaule... ou bien montée sur mon joli poney breton, noir comme la nuit, vif comme la poudre... méchant comme un démon avec tout le monde, mais doux avec moi comme un agneau...

NICAISE.

Pardine! c'est facile à comprendre!.. vous apprivoiseriez les loups des bois eux-mêmes, si vous en aviez la fantaisie!

JEANNE.

Cependant je ne tardai guère à m'ennuyer de la solitude absolue qui se faisait autour de moi... J'avais lu des romans!

TIENNETTE.

Des romans!.. je ne sais pas ce que c'est, Mam'selle!

NICAISE.

Eh bien! quoi! des romans... c'est des romans... (A lui-même.) Qu'est-ce que ça peut donc bien être, mon Dieu?

JEANNE, souriant.

Ce sont des histoires bien belles et bien intéressantes, mais qui ont un défaut...

NICAISE.

Lequel?..

JEANNE.

Celui de n'être pas vraies!..

NICAISE.

Ça suffit... je n'en ferai point ma lecture... d'autant que je ne sais pas lire!

JEANNE.

Enfin, moi aussi, je voulais avoir mon roman... j'en attendais toujours le héros, et le héros ne venait pas! (Baissant les yeux.) Il y aura bientôt six mois que je le vis pour la première fois.

NICAISE.

Qui donc, Mam'selle?

JEANNE.

Lui... le vicomte de Villedieu.

TIENNETTE.

M. Lucien!.. oh! le beau jeune homme!

NICAISE, avec complaisance.

Il n'est pas mal!

JEANNE.

A la fête de Saint-Claude, après m'avoir défendue contre les outrages qui me menaçaient, il avait pris ma main, et il m'entraînait au milieu des danseurs... mes oreilles étaient pleines de bourdonnements.. le sang affluait à mon cœur... la terre me semblait se dérober sous mes pieds... je souffrais presque, tant mon émotion était profonde!.. et cependant, il était près de moi... il me parlait!. De quoi me parlait-il?... je ne sais... je n'entendais pas ses paroles... je n'entendais que le murmure de sa voix... je l'aimais! je l'aimais!

TIENNETTE.

Mais pourquoi donc que vous ne m'avez pas parlé de ça tout de suite, mam'selle Jeanne?.. est-ce que vous n'aviez pas confiance en moi?..

JEANNE.

Si, ma bonne Tiennette; mais que veux-tu?... je gardais mon secret dans mon cœur comme un divin trésor... je croyais être sous l'influence d'un charme mystérieux et doux.. j'avais peur de faire un beau rêve... je craignais, en prononçant le nom de Lucien, d'interrompre le rêve et de briser le charme!

TIENNETTE.

Et maintenant, vous n'avez plus peur?

JEANNE.

Non, car depuis je l'ai revu...

TIENNETTE.

Où donc ça, Mam'selle?

NICAISE.

Pardine! au château de Luzy.. la semaine passée... même que j'ai gigotté le minet avec mam'selle Madeleine.

JEANNE.

Madeleine de Luzy, une adorable enfant, qui m'a accueillie comme une égale, traitée comme une sœur! que j'aime déjà de toute mon âme.. Oh! si vous saviez comme Lucien semblait heureux de me revoir!.. si vous saviez comme il s'occupait de moi!.. comme il me parlait avec une émotion contenue!.. comme ses regards.. Oh! mais ces choses-là, voyez-vous, on les sent, on les éprouve.... et, pour les exprimer, on ne trouve pas de paroles.. oh! je vous en conjure, dites-moi que je n'ai pas pu me tromper, mes amis, et qu'il est impossible qu'il ne m'aime pas!

NICAISE.

Ne point vous aimer, mam'selle Jeanne?... Eh! comment donc qu'il ferait, mon Dieu, ce jeune homme?..

TIENNETTE.

Et où donc qu'il en pourrait trouver une autre pareille à vous?

NICAISE.

Aussi vrai que je m'appelle Nicaise, vous serez bientôt madame de Villedieu!

TIENNETTE.

Oh! la belle noce! et comme j'y danserai de bon cœur!

NICAISE.

Et les belles chansons que j'y chanterai! Je m'en vas apprendre à jouer du biniou, tout exprès pour pouvoir m'accompagner en chantant!

JEANNE.

Ah! que je vous aime, mes amis! Je veux vous donner une part dans mon bonheur... votre mariage aura lieu le même jour que le mien.

NICAISE, jetant son bonnet en l'air.

Vive mam'selle Jeanne!

TIENNETTE.

Not' demoiselle, voici les pauvres.

JEANNE.

Qu'ils viennent! qu'ils viennent! Quand les pauvres frappent à la porte du riche, la bénédiction de Dieu entre avec eux dans la maison.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LES PAUVRES, puis MORLAC et L'IDIOT, au fond.

JEANNE, allant aux pauvres.

Venez, mes amis, venez... Vous voyez que la table est toute dressée et vous attend! (Ils entrent tous en saluant Jeanne. — Tiennette vient apporter sur la table une énorme miche de pain. Plusieurs

pilote sont apportés par Nicaise et des valets de ferme.) Mettez-vous à table, tous, c'est moi qui veux vous servir... (Morlac entre parmi les autres pauvres.)

MORLAC, à lui-même.

Ici! c'est ici que je dois trouver la fille de Suzanne...

TIENNETTE, l'apercevant.

Oh! mon Dieu! le vilain homme!

NICAISE.

Ah! je vous y prends... vous voilà comme moi, vous qui m'accusiez d'être défiant!

TIENNETTE.

J'ai eu tort... mais, en vérité, sa vue m'a fait bien peur...

NICAISE.

Comme à moi.

MORLAC, à lui-même.

Où est-elle donc?.. (Il prête attentivement l'oreille pendant les mots suivants dits par Jeanne sans qu'elle se retourne.)

JEANNE, à une des femmes.

Françoise... j'ai préparé pour votre enfant une petite layette... Nicaise vous la donnera, et vous l'emporterez.

FRANÇOISE.

Not' demoiselle, il y a de par le monde des méchantes gens qui disent que la Providence n'existe point... on voit bien que ces gens-là ne vous connaissent pas!..

JEANNE.

Est-ce que l'argent ici-bas peut servir à autre chose qu'à faire du bien?.. Ceux qui ne l'emploient pas ainsi, il ne faut pas les blâmer... il faut les plaindre!

NICAISE.

Eh bien! Tiennette... et la soupe? (Ils sortent chercher la soupe. L'idiot rentre machinalement.)

JEANNE, allant à lui.

Bonjour, mon ami!

L'IDIOT.

Bonjour, Blanche!..

MORLAC, répétant avec surprise.

Blanche!

JEANNE, à elle-même.

Mais pourquoi donc m'appelle-t-il ainsi?..

MORLAC, qui a pu enfin regarder Jeanne en face.

Ah! le portrait vivant de la comtesse! (Il va se rasseoir à la table des pauvres.)

JEANNE, à elle-même, regardant toujours l'idiot qui garde aussi les yeux fixés sur elle.

Depuis qu'une fois, à l'église, il m'a regardée, il m'a suivie... et il est venu s'asseoir à cette place, qu'il ne quitte presque plus... Toujours, toujours ce nom de Blanche! (Nicaise et Tiennette apportent chacun une soupière. Nicaise manque de tomber.) Ah!

TIENNETTE.

Maladroit!

JEANNE, haut, s'adressant à l'idiot.

Mon ami, voulez-vous vous asseoir à table, là, à votre place habituelle?.. Nicaise!..

NICAISE.

Voilà!.. voilà!.. (Il va pour traîner le fauteuil.)

L'IDIOT.

Non...

JEANNE.

Vous n'avez donc pas faim?

L'IDIOT.

Non.

JEANNE.

Est-ce que cette nuit encore vous n'êtes pas resté à la ferme?

L'IDIOT.

Non.

JEANNE.

Où passez-vous donc toutes vos nuits?..

L'IDIOT.

Je ne sais pas.

JEANNE.

Voulez-vous m'aider à servir ces braves gens?..

L'IDIOT.

Oui.

NICAISE, à Tiennette à demi voix.

Hein! ma Tiennette... en voilà un qui n'usera pas sa langue.

TIENNETTE.

Ce n'est pas comme vous qui jacassez plus qu'une pie borgne. (L'idiot fait avec Jeanne le tour de la table, et sert les pauvres l'un après l'autre. Arrivé devant Morlac, il s'arrête... le regarde assez longtemps avec une sorte de répulsion, puis passe devant lui sans le servir, et marche vers un autre pauvre.)

JEANNE.

Qu'a-t-il donc?

NICAISE, bas à Tiennette.

La! v'là l'idiot qui est de mon avis...

TIENNETTE.

C'est vrai, pourtant.

MORLAC, à lui-même.

Quel est cet homme?.. quel étrange regard!.. Malgré moi... Allons donc!.. est-ce que je puis avoir peur?.. est-ce que rien au monde peut m'arrêter dans ma route?.. Rien!.. L'incroyable ressemblance de cette jeune fille avec... Je comprends tout... je devine tout! . Bien joué, monsieur de Luzy... seulement vous aviez compté sans moi! Patience!.. (Il guette un instant où il ne peut être vu de personne, et s'élance dans une pièce voisine... Pendant ce temps, Jeanne et l'idiot ont achevé le tour de la table. — Un paysan est entré au fond... Jeanne va à lui... L'idiot est demeuré debout, le bras appuyé sur le dos de son fauteuil.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN PAYSAN.

JEANNE, au paysan.

Vous voilà, Pierre!.. j'espère que vous n'avez pas besoin de moi, et que personne n'est malade chez vous?..

LE PAYSAN.

Faites excuse, notre demoiselle... Michel, mon pauvre garçon, qui ne boude jamais à la besogne, s'est donné un tour de rein hier en soulevant un sac trop lourd... et, à cette heure, il est dans son lit...

JEANNE.

Ça ne sera rien, je l'espère... (Allant à une armoire qu'elle ouvre, et y prenant une petite fiole.) Tenez, voici un baume souverain, et qui fait des miracles... vous lui en ferez prendre une cuillerée toutes les heures...

LE PAYSAN.

Merci, not' demoiselle... mais Michel se plaint surtout de n'avoir pas pu fermer l'œil la nuit dernière... il voudrait bien dormir un peu!

JEANNE, souriant.

Je vais lui donner du sommeil...

NICAISE.

Père Pierre, un verre de vin... (Il lui verse du vin dans un verre.)

LE PAYSAN.

J' voulons bien. (Après avoir bu.) Il est vert.

NICAISE.

Il est vert... il est bon!

LE PAYSAN.

Il est bon... mais il est vert!..

JEANNE; elle retourne à l'armoire et y prend deux fioles, dont l'une, extrêmement petite, est vide; elle verse avec précaution dans la fiole vide trois ou quatre gouttes du contenu de l'autre flacon.

Tenez, votre fils boira ceci dans un verre d'eau, ce soir... et il dormira.

LE PAYSAN.

Not' demoiselle, il me semble qu'il n'y en a guère pour un si grand garçon... Si vous en mettiez un petit peu plus, il n'en dormirait que mieux...

JEANNE, souriant.

Il dormirait trop alors...

LE PAYSAN.

Comment donc ça?..

JEANNE, indiquant le flacon qu'elle vient de poser sur le rebord de l'armoire.

Quelques gouttes, c'est le sommeil... une dose plus forte, c'est la mort!..

LE PAYSAN, épouvanté.

La mort! (Regardant sa fiole.) Vous êtes bien sûre au moins qu'il n'y en a pas trop... not' demoiselle?..

JEANNE.

Oui, mon ami, j'en suis sûre... donnez cela à votre fils, et soyez sans crainte...

LE PAYSAN.

Si c'est comme ça, je m'en vas tranquille... Au revoir, not' demoiselle, et bien des remerciements!.. (Il sort.) C'est égal, j' n'en donnerons que la moitié.

L'IDIOT.

Le sommeil! la mort!.. (Il s'est approché de l'armoire et a pris le flacon qui contient l'opium.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins LE PAYSAN.

JEANNE.

Qu'ai-je donc fait de ce flacon?.. il me semblait l'avoir

placé là... (*Le voyant entre les mains de l'idiot.*) Ah! mon Dieu! quelle imprudence!.. un malheur serait si vite arrivé!

NICAISE, *à Tiennette.*

Quand je vous dis que ce vieux-là est pis qu'un marmot!... Faut que ça touche à tout!

JEANNE, *à l'idiot.*

Rendez-moi ceci, mon ami!

L'IDIOT.

Non.

JEANNE.

Je vous en prie.

L'IDIOT.

Non.

JEANNE, *avec autorité.*

Il le faut, je le veux! (*Le fou le lui rend tristement; elle le donne à Nicaise qui par étourderie le laisse sur la table.*) Je vous afflige en vous reprenant ce flacon ?

L'IDIOT.

Oui.

JEANNE.

Qu'en vouliez-vous faire?

L'IDIOT.

Blanche l'a dit : c'est le sommeil!

JEANNE.

Et vous voulez dormir?..

L'IDIOT.

Dormir... oui... dormir et oublier...

JEANNE.

Vous avez donc de tristes souvenirs?..

L'IDIOT.

Oui.

JEANNE.

Lesquels?

L'IDIOT. — *Peu à peu tous les paysans quittent la table et viennent se grouper autour de Jeanne et de l'idiot, en témoignant beaucoup de respect pour lui, et en même temps beaucoup d'effroi des paroles qu'ils entendent.*

Nuit d'orage! amour brisé!.. la nuit! toujours la nuit!.. Mes mains touchent une pierre de glace... le marbre des tombeaux... Je veux fuir... la muraille s'écroule... et puis...

JEANNE.

Et puis?..

L'IDIOT.

Plus rien! rien! j'étais mort!..

TOUS.

Mort!!!

NICAISE.

Il me fait frissonner, tout de même.

TIENNETTE.

Savez-vous, not' demoiselle, qu'à l'entendre on jurerait qu'il a été enterré vivant!

JEANNE.

Pauvre vieillard!.. raison à jamais perdue! . lumière pour toujours éteinte!.. et, cependant, je veux encore... (*S'adressant aux paysans.*) Votre repas est achevé .. accompagnez Tiennette et Nicaise qui vont vous remettre les objets que je vous destine . Allez, mes amis.. et chaque fois que l'un de vous viendra s'adresser à moi, souvenez-vous que j'en serai heureuse et reconnaissante.

FRANÇOISE.

Au revoir, mam'selle Jeanne!.. Que le ciel nous conserve la providence du pays!

TOUS.

Au revoir! au revoir!.. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, L'IDIOT.

JEANNE; *en congédiant les paysans, elle n'a pas quitté un seul instant de vue l'idiot. Quand ils sont partis, elle retourne vivement à lui, et lui prend la main.*

Mon ami!..

L'IDIOT, *relevant la tête.*

Blanche?

JEANNE.

Toujours!.. Pourquoi me donnez-vous ce nom?

L'IDIOT.

C'est le tien.

JEANNE.

Je ne m'appelle pas Blanche!.. je m'appelle Jeanne.

L'IDIOT, *secouant la tête.*

Non... pas Jeanne!.. Blanche...

JEANNE.

Qui vous l'a dit?

L'IDIOT.

Les morts se souviennent... je me souviens...

JEANNE.

Quand la muraille de votre tombe se fut écroulée devant vous, qu'arriva-t-il?

L'IDIOT.

La muraille de ma tombe?.. je ne sais pas... je ne sais pas... Ah! un jour. . j'y suis encore... je vois... j'entends... un jour... le bruit lugubre des cloches... un glas mortuaire... puis un long cortége qui conduit au cimetière du village... avec des chants de deuil... tout ce que j'avais aimé en ce monde... je vois... j'entends... ces cloches sonnent pour toi... ce convoi, c'est le tien...

JEANNE, *avec un effroi involontaire.*

Le mien!

L'IDIOT.

Et j'essaye de me lever pour courir à toi... je m'efforce de pousser un cri, pour que du moins nous soyons tous les deux réunis... Mais je retombe... mes cris sont éteints... je retombe encore au pied de la muraille entr'ouverte... les morts n'ont ni force, ni voix... et nous sommes morts!.. morts tous les deux!

JEANNE.

Et ensuite?..

L'IDIOT.

Je ne sais pas...

JEANNE.

Alors, du passé, vous ne vous rappelez rien autre chose?..

L'IDIOT.

Rien... sinon que je te cherchais...

JEANNE.

Moi?..

L'IDIOT.

Toi, Blanche! toi, que j'ai retrouvée la même qu'autrefois... et cependant si différente!.. Jadis, à mon approche, ton cœur battait... nos mains se cherchaient... Aujourd'hui, nos cœurs ne battent plus... nos mains sont glacées. Rien, plus rien pour nous! (*Il quitte Jeanne et va lentement s'asseoir dans le grand fauteuil que Nicaise a remis à sa place sous le manteau de la cheminée.*)

JEANNE.

Il m'a glacée d'épouvante!.. et pourtant j'ai toujours là au cœur un désir irrésistible de l'entendre... Je me sens attirée vers ce malheureux vieillard comme si ma destinée était enchaînée à la sienne!..

L'IDIOT.

Morts!.. morts tous les deux!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NICAISE, TIENNETTE.

NICAISE ET TIENNETTE, *entrant vivement.*

Mam'selle! Mam'selle!

JEANNE.

Eh bien! mes amis, qu'y a-t-il?

NICAISE.

Ah! not' demoiselle... le voici!

JEANNE.

Qui donc?

TIENNETTE.

Lui, le beau jeune homme!

NICAISE.

M. Lucien de Villedieu!

JEANNE, *tressaillant.*

M. de Villedieu!

TIENNETTE.

Oh! je l'ai reconnu de loin, allez! au galop de son superbe cheval.

JEANNE.

Lucien! Lucien ici!..

NICAISE, *allant à la porte.*

Et tenez, tenez, Mam'selle, le v'là qui donne la bride de sa bête à tenir à Jean Claude... Nous allons lui dire que vous êtes là.

TIENNETTE.

Oh! sommes-nous contents! sommes-nous contents!

NICAISE, *à Tiennette.*

Je crois qu' notre mariage marche bon train... hein! ma Tiennette! (*Ils sortent vivement comme ils sont entrés.*)

JEANNE, *très-émue.*

Lucien ici!.. chez moi! près de moi!.. oh! cette visite!.. Comme mon cœur bat!.. je dois être pâle!.. une joie si grande me fait presque peur... il va me parler... que me dira-t-il?.. et moi, que lui répondre?..

TIENNETTE, *avec une grande révérence.*

V'là notre demoiselle, monsieur le vicomte!

NICAISE, *avec de grands saluts.*

Monsieur le vicomte, v'là not' demoiselle!.. (*Ils sortent après que le jeune homme est entré.*)

SCÈNE IX.

JEANNE, LUCIEN, L'IDIOT, sous le manteau de la cheminée.

JEANNE, sans se retourner et appuyant sa main sur son cœur.

Le voilà !.. Oh ! les battements de mon cœur... il me semble qu'il doit les entendre ! .

LUCIEN, venant vivement à elle.

Mademoiselle Jeanne, je suis heureux, bien heureux de vous revoir...

JEANNE, dominant son émotion.

La pauvre fermière vous remercie de ne l'avoir point oubliée, monsieur Lucien .. (Elle lui tend la main.)

LUCIEN, baisant la main de Jeanne.

Vous oublier !. vous n'avez pu le croire... Depuis notre première rencontre au village de Saint-Claude, vous avez, Mademoiselle, sans que j'aie eu jamais l'occasion de vous le dire, vous avez compté parmi les affections les plus saintes et les plus chères de ma vie... j'aurais toutefois, quelque sympatie qui m'entraînât vers vous, respecté votre solitude.. et si je me suis permis de vous rendre visite, c'est que je suis porteur d'un message à votre adresse.

JEANNE.

Un message... pour moi !

LUCIEN.

Oui, cette lettre d'une amie...

JEANNE.

D'une amie ?..

LUCIEN.

A sa prière, vous lui avez donné ce nom, Mademoiselle... vous ne voudrez pas le lui retirer... lisez, je vous prie...

JEANNE, stupéfaite, prenant la lettre et lisant d'abord la signature.

« Madeleine de Luzzy. » (Sur un nouveau geste de prière fait par le jeune homme, elle lit la lettre.) « Mademoiselle, le hasard nous « a rapprochées l'une de l'autre.. En un instant, il a créé « entre nous une amitié que je veux prendre toujours au sé- « rieux... Si j'avais des chagrins, je crois que je vous les con- « fierais, de préférence à toute autre personne... je suis « heureuse !.. je veux vous avoir pour témoin de mon bon- « heur !.. J'ai demandé à mon père, qui ne me refuse rien, « vous le savez, la permission de vous inviter à être des « nôtres le 17 de ce mois, jour de mon mariage avec M. le « vicomte Lucien de Villedieu, qui vous remettra cette lettre... « Je compte sur vous, et je vous embrasse... » (Elle a lu les derniers mots l'œil fixe et la voix presque éteinte... a laissé tomber la lettre et dit à part.) C'est Madeleine qu'il aime ! c'est Madeleine qu'il épouse !.. mon Dieu ! ayez pitié de moi ! (Elle tombe anéantie sur un siége.)

LUCIEN.

Jeanne !.. pourquoi cette pâleur subite ?.. au nom du ciel, qu'avez-vous ?..

JEANNE.

Je n'ai rien, monsieur le vicomte.

LUCIEN.

Cependant, ces larmes...

JEANNE.

Est-ce que je pleure ?..

LUCIEN.

Enfin, puis-je espérer ?..

JEANNE, l'interrompant.

Que j'assisterai à votre mariage avec mademoiselle Madeleine de Luzzy ?.. Non, monsieur le vicomte.

LUCIEN.

Pourquoi ce refus qui me désole ?..

JEANNE.

Parce que moi, paysanne et fermière, moi, fille d'un homme qui a laissé après lui de si terribles souvenirs... si j'ai pu un instant oublier mon origine, je me la rappelle aujourd'hui... je me la rappelle et ne l'oublierai plus... Je n'ai rien de commun avec les gentilshommes comme vous et les filles de noblesse comme Madeleine... la place de Jeanne Morlac n'est point au château de Luzzy... Enfin, je ne veux pas... non, je ne veux pas... être témoin de ce mariage...

LUCIEN, à lui-même.

Ce changement subit... cette douleur inattendue... cet accent plein d'amertume... Oh ! j'ai peur de comprendre... (Haut.) Il ne me reste qu'à vous exprimer mon profond regret, mademoiselle Jeanne... et qu'à vous prier de me tendre de nouveau la main comme à un ami !..

JEANNE.

Entre vous et moi, Monsieur .. il ne peut y avoir rien de commun... je ne puis être votre amie... je suis l'humble servante de M. le vicomte Lucien de Villedieu (Lucien salue profondément et va pour sortir.)

L'IDIOT, qui s'est levé vivement de son fauteuil au nom de Lucien de Villedieu.

Lucien !.. Lucien de Villedieu !.. (Il s'élance vers le jeune homme, lui prend la main, le regarde avec émotion... puis reporte péniblement les mains à sa tête, comme pour retrouver ses souvenirs. Lucien l'a regardé avec surprise et a, malgré lui, partagé son émotion.)

LUCIEN, à lui-même.

Je me souviens... c'est le malheureux dont on m'a parlé... Pauvre vieillard !.. (Il va pour sortir.)

L'IDIOT, le retenant.

Ne t'en va pas, Lucien... reste, reste... (Il a pris la main du jeune homme et celle de Jeanne et les met l'une dans l'autre.)

JEANNE, retirant sa main avec une sorte de terreur.

Oh ! non, non, qu'il parte ! qu'il parte ! (Lucien sort. L'idiot mène Lucien jusqu'à la porte avec mystère.)

SCÈNE X.

JEANNE, L'IDIOT.

JEANNE.

Enfin, il n'est plus là... il ne verra pas mes larmes !... Il l'aime et ne m'aime pas.. Mais pourquoi n'est-ce pas moi qu'il aime ?... Ah ! je suis la fille du meurtrier Morlac !.. Il a pu me défendre contre les insultes... mais il ne peut pas m'aimer... il ne peut pas me donner son nom... Tout me manque à la fois... mon bonheur est perdu !.. plus de joie ! . plus d'amour ! plus d'avenir !.. plus rien !.. Eh bien ! puisque je ne puis vivre... au moins, je puis mourir !.. (Prenant le flacon qui est resté sur la table, depuis la scène quatrième) Mon Dieu ! pardonnez-moi ce que je vais faire... et prenez-moi en pitié !.. (Elle approche le flacon de ses lèvres .. L'idiot qui est resté morne et immobile à côté d'elle pendant le monologue qui précède, le lui arrache des mains ..)

L'IDIOT, lui arrachant le flacon.

Blanche ! Blanche !.. je ne veux pas... je ne veux pas !..

JEANNE.

C'est le sommeil !..

L'IDIOT.

Non !.. c'est la mort ! (Il sort vivement en emportant le flacon.)

JEANNE, à elle-même.

Les fous sont aimés de Dieu ! . Mon Dieu ! c'est votre volonté qui se manifeste... je l'accepte... et je me soumets... je me résigne... (Elle tombe à genoux.)

SCÈNE XI.

JEANNE, MORLAC, puis NICAISE et TIENNETTE.

MORLAC, paraissant au seuil de la chambre où il est entré à la scène quatrième.

Relève-toi, Jeanne... relève-toi !

JEANNE, se relevant effrayée.

Grand Dieu ! cet homme !..

MORLAC.

Il y a pour toi mieux que la résignation... il y a le bonheur... et je te l'apporte... (Il veut s'approcher d'elle.)

JEANNE, reculant.

Ah ! ne m'approchez pas !.. A mon secours !.. Tiennette ! Nicaise !.. à mon secours !.. (Entrent vivement en scène par le fond Nicaise et Tiennette ..)

NICAISE, menaçant Morlac avec un tabouret qu'il lève sur lui.

Le mendiant !.. que fait-il ici ?..

TIENNETTE.

Comment y est-il encore ?..

JEANNE.

Je ne veux pas qu'on lui fasse de mal, mais je veux qu'il s'éloigne...

NICAISE.

Voyons, va-t'en, gredin, va-t'en !

TIENNETTE.

Mais parlez donc !..

MORLAC.

J'ai à confier à mademoiselle Jeanne un secret qui intéresse à la fois M. Lucien de Villedieu, elle-même, et mademoiselle Madeleine de Luzzy.

JEANNE.

Que dit-il ?..

MORLAC.

Ce secret, la fille de Suzanne le payerait volontiers de toute sa fortune... moi, je le lui donne pour rien .. seulement le temps me presse... je veux être entendu sur-le-champ... ou jamais. . j'attends...

NICAISE.

Il est sans façon...

TIENNETTE, à Nicaise.

Il me fait peur !

JEANNE.

Que me voulez-vous? je suis prête à vous écouter... si en effet vous avez quelque chose d'important à me dire...

MORLAC.

Je ne veux parler qu'à vous seule!

JEANNE, *indiquant Tiennette et Nicaise.*

Ces jeunes gens ont toute ma confiance... ne peuvent-ils rester?..

MORLAC.

Non.

JEANNE.

Pourquoi?..

MORLAC.

Parce que je ne le veux pas!

JEANNE.

Ah! vous ne voulez pas.. eh bien! moi, je ne veux pas vous entendre...

MORLAC.

Soit... vous y perdrez plus que moi... je vais porter mon secret à Madeleine de Luzzy.

JEANNE.

Madeleine!.. restez!.. restez!.. (*A Nicaise et à Tiennette.*) Laissez nous seuls un instant, mes amis... mais ayez soin de vous tenir à portée de la voix.

TIENNETTE.

Cependant, Mam'selle...

JEANNE, *l'interrompant.*

Allez!

NICAISE.

Je m'en vas!.. j'ai par là ma carabine... et s'il ne marche pas droit avec not' demoiselle... je le démolis. (*Nicaise et Tiennette sortent.*)

SCÈNE XII.

JEANNE, MORLAC.

JEANNE.

Maintenant, nous sommes seuls, parlez...

MORLAC.

Dans le passé comme dans le présent, Mademoiselle, je sais tout ce qui vous concerne, vous et les vôtres... je connais, en outre, beaucoup de choses que vous ignorez vous-même.

JEANNE.

C'est de ces choses que j'ignore que vous voulez me parler?

MORLAC.

Un peu de patience, Mademoiselle, et laissez-moi, s'il vous plait, m'expliquer à ma manière. Depuis que je suis de retour dans ce pays qui est le mien... j'observe... j'épie... je pénètre les secrets qu'on croit les mieux cachés... et la preuve, c'est que je connais votre amour pour le vicomte Lucien de Villedieu!

JEANNE, *vivement.*

Monsieur!..

MORLAC.

Oui, vous l'aimez... et vous donneriez votre fortune tout entière pour empêcher son mariage avec...

JEANNE, *avec résolution.*

Eh bien! oui! oui! c'est vrai! pour empêcher ce mariage, je donnerais ma fortune... je donnerais ma vie!

MORLAC.

Je suis généreux, Mademoiselle, car je vous répète que je vous apporte pour rien ce que vous payeriez si cher...

JEANNE.

Vous me donnerez le moyen de rompre l'union projetée de Lucien et de Madeleine?..

MORLAC.

Oui.

JEANNE.

Parlez... mais parlez donc!.. Vous voyez bien que j'écoute... vous voyez bien que j'attends...

MORLAC.

Lucien de Villedieu et Madeleine de Luzzy ne peuvent être époux.

JEANNE.

Pourquoi?

MORLAC.

Pourquoi?..

JEANNE.

Répondez...

MORLAC, *à part.*

A elle, la moitié de la vérité... le reste pour le comte.

JEANNE.

Eh bien! parlez!

MORLAC.

Eh bien! ils ne peuvent être époux, parce que le nom que porte cette jeune fille n'est pas le sien..... n'a jamais été le sien...

JEANNE.

Que dites-vous?..

MORLAC.

Parce que le comte de Luzzy lui a donné la place d'une autre... la tienne...

JEANNE.

Ma place!..

MORLAC.

Oui, ta place au château de Luzzy, dont tu es la seule héritière...

JEANNE, *dans la plus grande agitation.*

Moi!.. l'héritière!.. je ne vous comprends pas... ma pensée s'égare... vos paroles me font l'effet de celles qu'on entend dans un mauvais rêve... Moi! l'héritière des Luzzy!.. mais alors... elle... elle... Madeleine!..

MORLAC.

Madeleine!... ou du moins celle qui porte ce nom, n'est autre que la véritable Jeanne de Morlac!...

JEANNE.

La fille du meurtrier... et, comme ils m'ont appelée pendant si longtemps, la fille...

MORLAC.

La fille du galérien... ma fille!..

JEANNE.

Vous! vous, Morlac!..

MORLAC.

Ne tremble pas si fort, puisque je ne suis pas ton père. La preuve de tes droits, de ta naissance... je te la donnerai...

JEANNE.

Aujourd'hui?..

MORLAC.

Dans quelques heures, au château de Luzzy.

JEANNE.

Au château?. (*Eperdue.*) Non, je n'irai pas!.. je n'irai pas!

MORLAC.

Tu viendras!.. Tu brûles du désir de t'assurer que tu es bien réellement Madeleine de Luzzy... je te dis que tu viendras!

JEANNE, *appelant.*

Nicaise! Tiennette!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NICAISE, TIENNETTE.

NICAISE, *une carabine à la main.*

Faut-il l'exterminer, Mam'selle?..

JEANNE.

Non! Vite, Tiennette! vite, un mantelet! il faut que je parte!..

NICAISE ET TIENNETTE.

Partir!..

JEANNE.

Pas un instant à perdre... Nicaise, vous m'accompagnerez...

NICAISE.

Où donc, Mam'selle?..

JEANNE, *s'enveloppant dans un mantelet.*

Au château de Luzzy.

MORLAC.

Je touche à ma vengeance!..

JEANNE, *à Morlac.*

Je suis prête.

MORLAC.

Venez donc! (*Il sort le premier, puis Jeanne et Nicaise d'un côté, Tiennette de l'autre.*)

SCÈNE XIV.

L'IDIOT, *seul.*

(*Il est entré par une porte latérale et a entendu les dernières paroles de Jeanne.*)

Au château de Luzzy!. Blanche retourne au château de Luzzy... J'y serai avant elle!..

CTE CINQUIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

Une grande salle demi-circulaire au château de Luzzy. Salle d'un style sombre et sévère. Au fond, et faisant tout à fait face au public, un grand portrait en pied recouvert d'un voile noir et surmonté d'une couronne de comtesse. A droite et a gauche de ce portrait, deux portes masquées par des portières en tapisserie, et qui, plus tard, laisseront voir le parc de Luzzy. De chaque côté, au deuxième plan, deux autres portraits de famille, faisant à peu près parallèle à celui du fond, encadrés comme lui de chêne noir sculpté. Au premier plan, a gauche, une cheminée ; a droite, une fenêtre : dans une autre partie du salon, à droite, un prie-Dieu, et, à gauche, une table-console surmontée d'une glace de Venise.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, la nuit, qui s'était faite pendant l'entr'acte, se dissipe peu à peu ; elle aura tout à fait cessé à la fin de la première scène. — Le théâtre est vide ; musique lente et mystérieuse. — Une porte secrète s'ouvre, et, par cette ouverture, entre le fou, les yeux hagards, et paraissant en proie à la plus complète préoccupation ; puis il semble toucher un ressort, et la porte se referme.)

L'IDIOT, seul.

(Il parcourt la scène avec agitation, regarde partout autour de lui, comme cherchant à se reconnaître.)

Ici... c'est bien ici le château de Luzzy!.. Cette porte!.. autrefois... c'était elle... c'était Blanche qui venait me l'ouvrir... (Grand temps.) Aujourd'hui, me voici au rendez-vous... et je suis seul... Pourtant, j'en suis sûr... je l'ai revue... je l'ai entendue... à la ferme, au repas des pauvres... Elle est partie... partie pour revenir au château de Luzzy... Blanche... Blanche... où es-tu?.. Oh! je la retrouverai... je la retrouverai!.. (Il sort avec égarement par la porte de droite. — Au même moment, les portières et la grande porte de gauche s'ouvrent aussi. — Morlac paraît sur le seuil, puis après lui Jeanne et Nicaise.)

SCÈNE II.

MORLAC, JEANNE, NICAISE.

MORLAC.

Venez donc, Mademoiselle!.. (Jeanne et Nicaise entrent en scène.) Je vous l'avais bien dit, que, de gré ou de force, de près ou de loin, il vous faudrait me suivre!

NICAISE, à lui-même.

C'est vrai, pourtant, elle lui obéit, à ce gredin-là, et moi aussi, par ricochet.

JEANNE.

Je vous ai suivi malgré moi... avec vous, j'ai pénétré furtivement dans ce château, où vous me dites que j'ai le droit d'entrer la tête haute... et maintenant que dans un accès de délire j'ai fait ce que vous me disiez de faire, si le maître de ce château me surprend ici, que lui dirai-je?

MORLAC.

Vous lui direz que vous êtes chez-vous.

NICAISE.

Chez elle!.. qu'est-ce que j'entends là?..

JEANNE.

Mais la preuve... la preuve que j'attends... la preuve que vous m'avez promise?..

MORLAC.

La preuve... (Ses yeux se fixent sur le portrait voilé.) La preuve... la voilà! (D'un geste rapide, il écarte le voile qui cache le tableau.)

JEANNE ET NICAISE, se retournant ensemble, et jetant un cri de surprise et d'émotion.

Ah!..

NICAISE.

Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai vu!

JEANNE.

Ce portrait... c'est...

NICAISE.

C'est vous, not' demoiselle... c'est le vôtre...

JEANNE.

Le mien!... (Elle va vivement se regarder dans la glace de Venise, placée dans un coin du salon; puis revenant au portrait.) Oui, en effet... moi... c'est moi!... (Reculant avec effroi.) Mais ce voile noir?... cette couronne?...

MORLAC.

Une couronne de comtesse.

NICAISE.

A vous, mam'selle Jeanne!

MORLAC.

Et ces mots inscrits en lettres d'or... lisez, lisez donc, Mademoiselle...

JEANNE, lisant.

« Blanche, comtesse de Luzzy, morte à vingt ans dans la nuit du 20 septembre 1764. »

MORLAC.

Comprenez-vous enfin pourquoi vous êtes ici chez vous, Madeleine de Luzzy?

NICAISE.

Madeleine de Luzzy!...

JEANNE.

Ma mère!...

NICAISE.

Bonté divine!...

JEANNE.

C'est ma mère!...

MORLAC.

Oui, votre mère, voilà votre mère!...

JEANNE.

Mon Dieu! Mais pour venir ainsi tout à coup prendre ma défense et arracher votre fille au bonheur qui est son partage... il faut que vous ayez un motif... un bien puissant motif!...

MORLAC.

Pourquoi le nierais-je?... Oui, j'ai à satisfaire la haine qui bouillonne dans mon cœur; nos intérêts sont communs; marchez donc... marchez sans regarder en arrière... encore une fois, je vous le dis : vous êtes la fille de la comtesse Blanche de Luzzy!... Je l'atteste... je le jure!... réclamez la place qui vous est due; empêchez un mariage qui vous désespère... ce sera à moi d'achever l'œuvre, et je l'achèverai!... (Il va pour sortir, Jeanne le retient.)

JEANNE.

Vous vous éloignez?...

MORLAC.

Il le faut, M. le comte va venir.

JEANNE.

Le comte?...

MORLAC.

Avant de pénétrer ici, ne m'avez-vous pas vu tracer quelques mots au crayon?

JEANNE.

Oui, eh bien?...

MORLAC.

C'était un ordre adressé au comte de Luzzy de se rendre ici, dans ce salon, auprès de vous... et je vous réponds qu'il ne tardera pas à venir... Courage donc... je serai bientôt de retour... (A lui-même.) Les perdre l'un par l'autre était le moyen le plus sûr... Au lieutenant-criminel, maintenant. (Il sort.)

NICAISE.

Eh bien! eh bien! il s'en va.

SCÈNE III.

JEANNE, NICAISE, puis LE COMTE.

JEANNE.

Je voudrais fuir, et une force irrésistible me retient devant cette image.

NICAISE.

Ne pleurez donc pas, Mam'selle... ne pleurez donc pas!... ce Morlac a été autrefois l'intendant des chasses du comte de Luzzy... il est même son parent, il doit être bien informé... Puisque le bon Dieu et le bon droit sont pour vous, not' demoiselle, il n'y a rien à craindre... V'là monsieur le comte, Mam'selle, remettez-vous, remettez-vous, du courage!..

SCÈNE IV.

JEANNE, NICAISE, LE COMTE.

LE COMTE, entrant vivement.

Ce billet disait vrai!... elle ici!.. cette émotion... cette pâleur... que veut dire cela?... Que venez-vous faire ici, Mademoiselle?...

JEANNE.

Je viens... je viens reprendre ma place.

LE COMTE.

Votre place!...

JEANNE.

Et vous ne me repousserez pas, mon père!...

NICAISE, à lui-même.

C'est ça!... c'est bien ça!..

LE COMTE, à Jeanne.

Ce nom...

NICAISE.

Au fait... puisque madame la comtesse....

LE COMTE, à Nicaise.

Sortez!...

NICAISE.

On s'en va... (Bas, à Jeanne.) Ne faiblissez pas, not' demoiselle..

LE COMTE, impérieusement.

Mais sortez donc!

NICAISE.

On s'en va. (Il sort.)

SCÈNE V.

JEANNE, LE COMTE.

LE COMTE.

Jeanne de Morlac, quel nom venez-vous de prononcer?

JEANNE.

Ne m'appelez pas Jeanne de Morlac, appelez-moi Madeleine de Luzzy, mon père!

LE COMTE.

Encore! encore ce nom!...

JEANNE.

Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée? pourquoi m'avez-vous sacrifiée?... pourquoi avez-vous donné à une autre ma place sous votre toit, et ma place dans votre cœur? que vous avais-je fait? et d'où vous sont venues tant de haine et tant de cruauté?... Vous vous taisez .. vous détournez de moi vos regards... vos bras restent fermés pour l'enfant renié par vous!... Serez-vous donc sans miséricorde?.. n'aurez-vous point pitié de celle qui ne demandait qu'à vous aimer? ma mère ne me protégera-t-elle pas auprès de vous? ..

LE COMTE.

Ta mère!..

JEANNE.

Quand elle est morte, on dit que vous l'avez pleurée!... mais c'était donc un mensonge que ces larmes! mais vous n'aimiez donc pas ma mère, puisque vous avez chassé son enfant?...

LE COMTE.

Jeanne, au nom du ciel!

JEANNE.

Ah! ne m'appelez pas ainsi... nommez-moi Madeleine, nommez-moi votre fille .. rendez-moi ce titre et ce nom qui sont les miens! Il est temps de réparer le passé, mon père!.. Savez-vous ce que vous avez fait? Vous avez brisé ma vie... J'aime...

LE COMTE, l'interrompant.

N'achève pas... je sais tout... Lucien m'a tout appris..

JEANNE.

Eh bien! oui, je l'aime!..

LE COMTE.

Plus bas, plus bas. . Qu'un autre que moi ne surprenne pas ces paroles insensées! Lucien va devenir l'époux d'une autre!..

JEANNE.

Oui, je sais... Bientôt... dans quelques jours!

LE COMTE.

Non... aujourd'hui... aujourd'hui même.

JEANNE, avec épouvante.

Aujourd'hui!..

LE COMTE.

Depuis le retour de Lucien, j'ai donné des ordres... je me suis dit qu'en faisant célébrer sur-le-champ ce mariage, je détruisais à jamais dans votre âme un amour impossible, et tenez... entendez-vous?.. (Bruit de cloches à l'extérieur.)

JEANNE.

Ces cloches...

LE COMTE.

Elles annoncent qu'avant une heure, dans la chapelle du château, Lucien et Madeleine...

JEANNE.

Avant une heure... ils seront mariés!.. Oh! non, non! je serai là... ils me verront!!...

LE COMTE.

Que dites-vous?

JEANNE.

Je dis que le sang qui coule dans mes veines se révolte à la fin... je dis que je suis résolue à réclamer les droits qui sont les miens... à révéler à M. de Villedieu qu'on le trompe et qu'on lui donne pour épouse Jeanne Morlac .. la fille du galérien, la fille du meurtrier... Oh!.. ces mots terribles... on m'a trop fait souffrir en me les jetant au visage... Je refuse de subir plus longtemps l'insulte imméritée!.. il faut qu'on sache enfin la vérité tout entière!..

LE COMTE, avec terreur et désespoir.

Oh! vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas?.. Oh! dites-moi que vous ne ferez pas cela?

JEANNE.

Je le ferai!..

LE COMTE.

Faut-il vous conjurer à mains jointes? faut-il vous supplier à genoux?

JEANNE, le retenant vivement à l'instant où il va tomber à genoux devant elle.

Mais vous ne m'avez donc pas comprise?.. mais vous ne voyez donc pas que ce mariage, pour moi, c'est la mort?..

LE COMTE.

La mort!..

JEANNE.

Oui, en l'abandonnant, vous aurez tué votre fille!..

LE COMTE.

Eh! malheureuse enfant...

JEANNE.

Eh bien?..

LE COMTE.

Vous êtes la fille de la comtesse de Luzzy, et cependant vous n'êtes pour moi qu'une étrangère...

JEANNE, se tournant vers le portrait.

Ah! ma mère! on te calomnie!

LE COMTE.

Votre mère est morte repentante et pardonnée... et c'est moi qui dois à mon tour m'incliner devant elle pour lui demander grâce. . grâce de ma cruauté, grâce de mon parjure!.. Écoute-moi, Jeanne, écoute-moi et sois mon juge .. car je vais m'accuser d'un crime... Rien n'a été sacré pour moi... ni la prière que m'avait adressée la voix mourante de ta mère... ni la promesse que je lui avais faite en recevant ses adieux et son dernier soupir!.. Pauvre Blanche!.. tant d'amour... tant de rêves de bonheur... et puis... un cercueil entre deux berceaux!.. J'avais juré d'étendre sur tous les deux une main paternelle et protectrice... Mais quand le cercueil fut parti, quand il ne fut plus là pour me rappeler mon serment... devoir, pitié, j'oubliai tout... je repris en haine la pauvre fille qui n'avait plus pour la défendre les restes inanimés de sa mère... je l'éloignai de moi, je la chassai de ma demeure... je crus lui payer ma dette en la faisant riche, sinon heureuse!.. je consentis à veiller sur elle, mais de loin, de loin seulement... je ne voulais jamais la revoir... et l'autre, au contraire, l'autre enfant qu'un lien mystérieux me faisait chérir comme ma fille, je lui donnai tout mon amour!.. Enfin, tu as dit vrai, je lui donnai ton nom, je lui donnai ta place... Oh! je fus bien coupable! et cependant, mon Dieu! cependant, quel autre à ma place aurait eu plus de courage? Ne m'eût-il pas fallu une vertu plus qu'humaine pour garder près de moi, pour aimer avec un cœur de père la fille de mon ennemi? . de celui qui était venu m'enlever tout le bonheur de ma vie? Ah! tu comprends cela, n'est-ce pas, Jeanne?.. Tu ne voudrais pas laisser au vieillard un remords qui lui déchire le cœur?... Jeanne, oublie mon parjure, pardonne-moi ma cruauté, sois bonne et généreuse comme l'était ta mère... pardonne-moi... pardonne-moi! (Il met un genou en terre.)

JEANNE.

Relevez-vous, monsieur le comte... il ne m'appartient pas de vous juger... et je prierai Dieu pour que ma mère vous pardonne...

LE COMTE.

Merci... merci, noble enfant!

JEANNE, humblement et d'une voix faible.

Un mot seulement... un nom que je veux, que je dois savoir... le nom de mon père?

LE COMTE.

Son nom!..

JEANNE.

Oh! parlez!.. de grâce, parlez!..

LE COMTE.

Le vicomte Armand de Villedieu.

JEANNE, effrayée.

Armand de Villedieu, mon père! mais alors, Lucien..?

LE COMTE.

Ton frère...

JEANNE, allant au prie-Dieu sur lequel elle tombe agenouillée.

Ayez pitié de moi, mon Dieu! ayez pitié de moi!

LE COMTE.

Eh bien! Jeanne! pensez-vous encore à mettre obstacle au mariage qu'on va célébrer? (Jeanne le regarde avec égarement et sans paraître comprendre.) Répondez-moi, je vous en conjure, ils approchent, ils vont venir!.. répondez-moi...

JEANNE, *avec égarement.*

Ils vont venir!.. qui donc?..

LE COMTE.

Les fiancés, Lucien et Madeleine... oh! devant eux, vous vous tairez, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oui, je me tairai, monsieur le comte... oh! soyez tranquille, ils n'entendront pas un mot sortir de ma bouche... ni eux... ni personne... Qu'ils soient heureux, qu'ils ne sachent rien... qu'ils ignorent même que je suis venue... je ne suis et ne serai jamais que Jeanne Mortac. (*Madeleine et Lucien paraissent sur le seuil de la porte à gauche. Jeanne se retire dans l'encoignure de la porte à droite où elle demeure pendant la scène suivante à demi cachée par la portière.*)

LE COMTE.

Les voici!..

SCÈNE VI.

LE COMTE, LUCIEN, MADELEINE, JEANNE, *cachée.*

MADELEINE, *en toilette de mariée.*

Mon père, on vient de me prévenir que nos invités remplissaient la chapelle et que l'aumônier nous attendait... vous voyez, mon père, que moi aussi je suis prête...

LUCIEN.

Chère Madeleine, que vous êtes bonne de n'avoir pas retardé mon bonheur!

MADELEINE, *souriant.*

En un jour comme celui ci, un quart d'heure de retard eût été bien pardonnable... par mon exactitude, jugez de ma tendresse...

LUCIEN.

Oh! merci!.. merci!..

LE COMTE.

Enfin, mon enfant bien-aimée, tu es heureuse?..

MADELEINE.

Oui, heureuse!.. oh! bien heureuse!.. et pourtant, dans le ciel si pur de mon bonheur, je crois voir un nuage...

LE COMTE.

Un nuage?..

MADELEINE.

Il me semble, mon bon père, que je lis dans vos regards la tristesse et l'inquiétude...

LE COMTE, *avec une fausse gaieté.*

Tu te trompes, mon enfant... je suis heureux... c'est avec une sécurité sans bornes que je confie ton avenir à un fiancé tel que le tien... que je te vois devenir la femme de Lucien de Villedieu...

MADELEINE.

Et vous avez bien raison, mon père, nous serons deux à vous aimer maintenant...

LE COMTE.

Te voilà rassurée...

MADELEINE.

Tout à fait... et il ne me reste plus qu'un chagrin...

LE COMTE.

Et à quel propos?..

MADELEINE.

A propos de l'absence de cette chère et charmante Jeanne. Pourquoi n'est-elle pas venue?.. ne partage-t-elle donc point l'affection qu'elle m'inspire?.. ah! ce serait bien mal!..

LE COMTE, *vivement.*

Ne l'accuse pas, Madeleine!.. si Jeanne est absente, quelque chose me dit qu'elle aussi, en ce moment, pense à toi, et qu'elle va prier pour ton bonheur... (*Les cloches recommencent à sonner.*) Viens, ma fille... on nous attend... viens... (*A demi sale en se tournant vers Jeanne.*) Merci... merci... (*Il sort avec sa fille et Lucien; la porte se referme.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, *seule.*

Le sacrifice est consommé. Je vais sortir comme une étrangère de cette maison où je suis entrée comme une étrangère et dont je ne franchirai plus le seuil... Adieu, ma mère... adieu pour toujours!.. Oh! comme je vous aurais aimée!.. comme ces larmes que je verse seraient moins cruelles si vous étiez là pour les essuyer!.. si vous étiez là pour soulager mon cœur qui se brise!.. veillez sur moi!.. protégez-moi!.. soutenez-moi!.. (*On entend le son de l'orgue à l'extérieur.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, L'IDIOT; *il entre lentement par le fond, et vient s'asseoir sans rien dire.*

JEANNE, *avec étonnement.*

Lui!.. (*Allant à lui.*) Mon ami, qui vous amène? que venez-vous faire ici?

L'IDIOT, *avec un mouvement de joie.*

Te voilà!.. te voilà!.. Blanche!

JEANNE, *à elle-même.*

Ah!.. ce nom de Blanche, je comprends maintenant pourquoi, sans cesse, il me le donnait?. Mais qui donc est-il, ce vieillard qui semble avoir connu ma mère?.. comment savoir le dernier mot du secret que garde la folie? (*Allant à l'idiot et lui prenant les mains.*) Mon ami...

L'IDIOT.

Que veux-tu?

JEANNE.

Vous m'avez dit... vous en souvenez-vous... qu'en vous réveillant dans votre tombe, vous aviez vu passer un cortége funèbre qui conduisait au cimetière du village un cercueil?

L'IDIOT.

Celui de Blanche...

JEANNE.

Vous m'aves dit qu'une muraille s'était écroulée devant vous?..

L'IDIOT.

Oui... et, près de la muraille entr'ouverte, il m'a semblé mourir une seconde fois.

JEANNE.

Mais un nouveau réveil est venu?

L'IDIOT.

Oui.

JEANNE.

Eh bien?

L'IDIOT.

Je souffrais beaucoup... les ténèbres pesaient sur moi et m'étouffaient... le sang coulait de mon front et m'aveuglait.

JEANNE.

Un accident?.. un crime?

L'IDIOT.

Non, un duel...

JEANNE.

Un duel! avec qui?.. pour quelle cause?..

L'IDIOT, *vivement.*

Tais-toi! tais-toi! Blanche doit ignorer toujours que c'est pour elle que je suis mort.

JEANNE, *à elle-même.*

Pour ma mère!.. (*Haut.*) Et cela se passait au château de Luzzy?

L'IDIOT.

Oui.

JEANNE.

Et vous n'avez point oublié l'époque de cette nuit terrible?..

L'IDIOT.

C'était hier...

JEANNE.

Non... c'était il y a dix-huit ans...

L'IDIOT.

Dix-huit ans!.. mais alors, moi!.. moi!.. que suis-je devenu pendant ces dix-huit ans?.. je ne me souviens pas... je ne me souviens pas... et cependant, je veux me souvenir...

JEANNE, *joignant les mains.*

On dirait que la raison se réveille! On dirait que l'intelligence se ranime!

L'IDIOT, *avec tous les symptômes d'une agitation extraordinaire.*

Dix-huit ans! Mais alors, tous ceux que j'aimais, où sont-ils? mon fils... j'avais un fils!... (*Continuant à suivre son idée.*) Est-il encore vivant, mon fils? est-il heureux? qui donc me le dira?

JEANNE.

Hier vous l'avez vu.

L'IDIOT.

Hier?..

JEANNE.

Oui...

L'IDIOT.

Où donc?

JEANNE.

A la ferme...

L'IDIOT.

Hier... à la ferme... oui... oui... c'est vrai!..

JEANNE.

Vous vous êtes approché de lui... vous avez mis sa main...

L'IDIOT.

Dans la tienne...

JEANNE.

Et maintenant, voulez-vous le voir encore, votre fils?

L'IDIOT.

Oui! oh! oui!.. je le veux!..

JEANNE *le prend par la main et le conduit auprès de l'une des fenêtres. L'orgue reprend une mélodie religieuse*

Voyez... regardez!... que voyez-vous?

L'IDIOT.

Une chapelle ouverte... des paysans tête nue... un aumônier qui bénit deux jeunes gens agenouillés...

JEANNE.

Regardez le jeune homme... le reconnaissez-vous?

L'IDIOT.

Lucien!

JEANNE.

Votre fils.

L'IDIOT.

Mon fils! oui... c'est lui... c'est bien lui!.. comme il est beau, mon Lucien!.. *(Après un temps.)* Que fait-il donc dans cette chapelle?

JEANNE.

Il épouse Madeleine de Luzzy!

L'IDIOT, *poussant un cri terrible; en proie à une violente émotion.*

Madeleine de Luzzy! la fille de Blanche! sa sœur!..

JEANNE.

Non!... non, ce n'est pas sa sœur.

L'IDIOT.

Que dis-tu?

JEANNE.

Sa sœur, c'est Jeanne... sa sœur, c'est moi!.. moi, la fille de Blanche! *(Elle le place devant le portrait de la comtesse Blanche, qu'elle lui désigne du doigt.)*

L'IDIOT, *avec transport.*

Ma fille!.. toi!.. tu es ma fille!

JEANNE.

Dieu vous rend à mon amour...

L'IDIOT.

Mon enfant chéri!.. j'ai une fille! moi! une fille si belle et si bonne!.. Ah! je me sens renaître et revivre!.. c'est un réveil!.. c'est une résurrection!

JEANNE.

La cérémonie s'achève, Lucien et Madeleine sont unis...

L'IDIOT.

Mon fils! mon Lucien! je vais donc le voir!..

JEANNE.

Non, mon père, pas encore... Laissez-moi préparer Lucien à cette joie suprême et inespérée...

L'IDIOT.

Oui... je t'obéis... ma fille... tu es ma vie... tu es mon bonheur! tu es ma raison... je t'obéis... je t'obéirai toujours... ce que tu voudras, je le voudrai... ce que tu me diras de faire, je le ferai... J'attendrai, oui, j'attendrai... je t'aime, ma fille... je t'aime!... je t'aime!.. *(Il s'éloigne.)*

SCÈNE IX.

JEANNE, *seule.*

Comment apprendre au comte de Luzzy qu'Armand de Villedieu n'est pas mort?.. *(Écoutant.)* On vient... ce sont eux sans doute! Ciel! Morlac!

SCÈNE X.

JEANNE, MORLAC.

MORLAC.

Vous ne vous êtes donc pas opposée à ce mariage?

JEANNE.

Non!

MORLAC.

Vous refusez de vous mettre de moitié dans mes projets de vengeance?..

JEANNE.

Oui, je refuse.

MORLAC.

Eh bien! ce que vous ne voulez pas faire, je l'accomplirai seul... Voici les lettres écrites par votre mère à celui qu'elle aimait et qui établissent d'une manière incontestable la naissance de l'enfant du crime. Les voilà! je les lirai tout haut, je les lirai devant tous!

JEANNE, *avec désespoir.*

Ah! faites comme moi, pardonnez, détruisez ces lettres fatales.

MORLAC.

Non! je déshonorerai publiquement le comte de Luzzy, en prouvant à tout le monde l'adultère et la honte de la comtesse Blanche.

JEANNE.

Rendez-moi, rendez-moi ces lettres?

MORLAC.

Jamais!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, NICAISE.

NICAISE, *entrant tout à coup, et saisissant le paquet de lettres et le bâton que Morlac tenait.*

Allons donc, jamais! est-ce qu'on dit de ces mots-là?

JEANNE.

Nicaise!

MORLAC, *le menaçant.*

Malheureux!

NICAISE, *le tenant en respect avec son bâton.*

Pas de gestes... Quand il s'agit de défendre not' demoiselle, je n'ai plus peur et j'ai la poigne solide!

MORLAC.

Rends-moi, rends-moi ces lettres!

NICAISE.

Tiens! juste ce qu'elle vous disait tout à l'heure! Si elle les réclame, c'est qu'elle en a le droit..... c'est à elle que je les rends...

JEANNE.

Ah! mon ami!.... *(Elle se dirige, les lettres à la main, vers la cheminée, à gauche. — Morlac veut s'élancer vers elle.)*

NICAISE.

Halte-là! on ne passe pas!

MORLAC.

Mais je veux...

NICAISE.

Rien! Si tu bouges, je te casse les reins!.. Avez-vous fini, not' demoiselle?..

JEANNE, *achevant de brûler les lettres.*

Oui, grâce à toi, mon bon Nicaise.

NICAISE, *à Morlac.*

Tu peux t'en aller maintenant.

MORLAC, *se relevant au comble de la fureur, et menaçant Nicaise du poing.*

Nous nous reverrons!

NICAISE, *regardant.*

C'est pas sûr... je viens de voir rôder autour du château des soldats, ça doit être pour toi qu'ils viennent!

MORLAC, *poussant un cri de joie.*

Pour moi... vous avez raison... Vous dites que ma vengeance m'échappe... Eh bien! nous allons voir!...

SCÈNE XII.

JEANNE, MORLAC, LE LIEUTENANT-CRIMINEL, LE COMTE, SOLDATS, ASSESSEURS.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Monsieur le comte, j'ai le malheur de troubler par ma présence une fête de famille... mais je remplis un devoir impérieux, et vous le comprendrez en lisant ce billet.

LE COMTE, *lisant.*

« Venez sur-le-champ au château de Luzzy, celui qui vous écrit vous livrera Jacques Morlac, le meurtrier évadé des galères de Brest. »

MORLAC.

Et celui qui vous a écrit tient sa parole, car il se livre; c'est moi qui suis Jacques Morlac.

LE COMTE, *à part.*

Lui!.. lui!..

MORLAC.

Me voici en votre pouvoir; seulement vous emmènerez avec moi mon noble parent le comte de Luzzy, coupable d'assassinat.

LE COMTE.

Moi!..

MORLAC, *au lieutenant-criminel.*

Oui, j'accuse le comte de Luzzy d'un crime dont je fus le témoin et le complice... Je l'accuse d'avoir assassiné le vicomte Armand de Villedieu dans la nuit du 20 septembre 1764.

LE COMTE.

Misérable! qu'oses-tu dire?

MORLAC.

La vérité!

LE COMTE.

Je n'ai point assassiné M. de Villedieu... je l'ai tué en duel.. loyalement... face à face... épée contre épée!..

MORLAC.

Monsieur le lieutenant-criminel, quand on a tué un homme face à face, dans un combat loyal, on ne laisse point se répandre et s'accréditer le bruit que son adversaire a péri dans les flots de la Loire, par une nuit d'orage on ne fait point disparaître le corps de sa victime!... Nous avons attendu M. de Villedieu à la petite porte du parc, après un de ses rendez-vous d'amour... mon cousin l'a frappé d'un coup de poignard, et, pour faire disparaître toute trace du crime, nous avons traîné le cadavre jusque dans les caveaux funèbres du château; ordonnez qu'on descende dans ces caveaux, et je vous donnerai la preuve de ce que j'avance.

LE COMTE, à lui-même.

Ah! je suis perdu!.. Et pourtant je ne suis pas un assassin.., je le jure par Dieu lui-même... j'en atteste celui dont j'ai versé le sang.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, L'IDIOT, JEANNE.

L'IDIOT.

Et vous dites vrai, comte de Luzay!.. vos mains sont pures du sang versé... Armand de Villedieu, c'est moi!..

TOUS.

Lui!...

MORLAC, au lieutenant-criminel.

Ne le croyez pas!.. je connais cet homme!.. C'est un aventurier... un misérable mendiant... un fou...

L'IDIOT.

Oui, un pauvre fou... mais ma raison s'est réveillée à temps pour sauver un innocent qu'on accuse... Tenez, voyez à mon front cette cicatrice, c'est celle de la blessure que m'a faite le comte de Luzzy!..

MORLAC, écrasé d'abord, puis reprenant un peu d'assurance

Je le disais bien, un coup de poignard!..

L'IDIOT.

Non, un coup d'épée!.. j'en avais une pour me défendre!.. (Marchant vers Morlac qui a fait un geste négatif.) Et tu le sais bien que j'avais une épée à la main!.. c'est toi qui me l'as donnée!

MORLAC.

Moi?

L'IDIOT.

Toi-même, Jacques de Morlac!.. nieras-tu encore que je sois Armand de Villedieu?.. (Morlac, écrasé, courbe la tête.) En me sauvant, Dieu a fait presque un miracle... il avait besoin de ma vie pour la justice et pour la vérité!.. Pardonnez-moi!.. l'expiation est enfin complète. Cet honneur, un instant flétri, je vous le rends plus intact et plus éclatant que jamais!..

MORLAC.

L'enfer s'en mêle, j'ai perdu la partie. (Il va pour fuir; un brigadier l'arrête. — Madeleine et Lucien arrivent.)

MADELEINE.

Mon père!

LUCIEN.

Monsieur le comte!

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Rassurez-vous, monsieur le comte de Luzzy a le droit de marcher la tête haute! il est innocent, il est libre!..

LE VICOMTE ARMAND DE VILLEDIEU, à Jeanne.

Et Lucien?..

JEANNE, à voix basse.

Demain, mon père, il saura tout... Lucien est à Madeleine, mais Jeanne est à vous seul... et ne sera jamais qu'à vous!..

FIN.